

LETTRES



À
MES ÉLÈVES

Philosophie de soutien à une humanité confinée en cette année singulière de 2020

par *Hervé-Marie Gicquel*

Enseignant en philosophie au Cégep de l'Outaouais et détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa

« Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

« Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

Notice biographique

Auteur : Hervé-Marie Gicquel

Hervé-Marie Gicquel est professeur au Cégep de l'Outaouais, dans la région de Gatineau, au Québec. Détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, poète et écrivain, il a enseigné pendant près de trente ans des matières diverses, théories de la psychanalyse, philosophies de l'histoire, de la religion, de l'irrationnel, mais aussi de l'art et de la sexualité, de l'éthique et de la politique. Il s'est intéressé aux grands champs de la connaissance humaine et nous livre aujourd'hui une part de cette réflexion qu'il a mûrie au cours des ans pour soutenir les esprits en toutes périodes, mais ici plus particulièrement ceux qui traversent la rude et déconcertante épreuve de ces temps de crise sanitaire et de confinement. Ses lettres à ses élèves, écrites en temps de crise et dans l'urgence, se présentent comme une philosophie de soutien à tous ceux qui cherchent à renouveler l'espoir et à approfondir le sens de leur vie, par-delà les préoccupations plus économiques et politiques de notre époque. Un livre qui parle de la vérité de l'homme, qui est autant celle de sa vie profonde que celle de la marche du temps et celle de l'histoire.

Les lettres à mes élèves

Nos meilleurs remerciements à M. Cheikh Faye et à Mme Isabel Hoesli pour leur aide si dévouée à la révision. Demande faite au Bureau du droit d'auteur, Office de la propriété intellectuelle du Canada.

Dépôt au Cégep de l'Outaouais, Printemps 2020.

Gatineau, Québec, Canada.

Autres publications ou diffusions

Courants de vie, poèmes en prose et poésie, 1985.

Kierkegaard, Le Livre sur Adler, 1985.

Le Rêve dans la Naissance de la tragédie, 1985-86.

L'intervention de l'inconnu dans la vie personnelle, 1996.

LETTRES À MES ÉLÈVES

Partie 5. Retrouver le bonheur

TABLES DES MATIÈRES

<i>Notice biographique</i>	2
<i>XIX. Les marchands de conscience</i>	4
<i>XX. La quête du bonheur</i>	23
<i>XXI. La vérité de l'homme</i>	33

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Les marchands de conscience

Le sage estime que rien n'est mieux à lui
que ce qu'il partage avec tous les hommes.

Sénèque. *Lettres à Lucilius.*

Livre VIIIe.

Chers élèves épris de liberté d'esprit,

Aujourd'hui, je pense nécessaire, même indispensable, de vous donner un bon cours sur l'indépendance spirituelle et la liberté d'esprit.

Dans sa très célèbre Odyssée, le poète Homère raconte qu'il existait jadis dans la Méditerranée une île habitée par des Sirènes. Les Sirènes étaient des démons marins, à demi femmes et à demi oiseaux, douées d'un sens fort charmant de la musique et dont les chants irrésistibles séduisaient le cœur des humains. Les marins qui se laissaient charmer par ceux-ci approchaient donc les rivages de l'île, où, selon les mythographes, leur navire s'échouait inévitablement en se brisant sur les rochers. Alors, les malheureux tombaient à la mer où les Sirènes anthropophages se jetaient aussitôt sur eux pour les dévorer vivants ! Cependant, dans l'une de ses aventures, le sage et prudent Ulysse, avec ses éternels compagnons, eut à naviguer le long de ces étendues émergées où résidaient ces monstres. Mais Ulysse, ayant eu vent de ce péril grâce à Circé la Magicienne, décida d'attacher ses rameurs et leur ordonna de se boucher les oreilles avec de la cire, tandis qu'il se fit attacher lui-même, curieux, pour entendre au passage ces chants maléfiques. Or, dès que le navire fût au large des côtes, les Sirènes, bien entendu, firent monter leur irrésistible mélodie, mais les marins complètement sourds résistèrent à cette tentation, et seul Ulysse, certes, se serait volontiers jeté à la mer si ses compagnons ne l'avaient retenu de force. Ainsi notre héros et ses marins passèrent-ils leur chemin, loin de ces Sirènes hurlantes et frustrées, lesquelles, au dire de cette extraordinaire légende, se jetèrent de dépit à la mer pour s'y noyer.

Mes chers élèves, mes chers frères humains, que ce soit pendant ou après cette crise sanitaire, il ne fait absolument aucun doute qu'à un moment donné ou à un autre de votre vie, vous vous retrouverez confrontés à une de ces sortes de Sirènes qui voudront vous dévorer, vous, vos argents et votre vie entière. Or, je tiens vraiment à vous mettre en garde contre un égarement aussi terrible et qui détournerait tant de vos existences de leurs routes normales. C'est l'une des tâches d'un penseur des Nouvelles Lumières ! Car vous rencontrerez sûrement,

en effet, et dans cette période où tout le monde est fragile encore davantage, de ces prophètes ou prophétesses de malheur. Je sais de quoi je parle puisque j'ai moi-même été détourné de ma vie et de mes moyens pendant de trop nombreuses années avant de finir par leur échapper et devenir enfin moi-même.

Il n'y aura rien d'étrange, ou qui n'existe pas déjà en fait, dans ce dont à présent je me dois de vous entretenir. Grâce à mes expériences et en raison de ma connaissance de l'histoire des nouvelles religions, je suis convaincu que mes avertissements en aviseront beaucoup qui se reconnaîtront au contact ou à l'approche de tels marchands de conscience. Tous les hommes, en effet, méritent d'être libres. Vous le comprendrez mieux au bout de cette lettre, dans laquelle, en effet, j'ai pas mal de choses à dire sur un tas de gens et de mouvements que je ne nommerai pas, mais que vous reconnaîtrez sans mal où qu'ils se trouvent.

Je vais donc vous entretenir beaucoup de la manière de reconnaître les prophètes de malheur parce que personne ne sait, pendant et après cette crise, ce qui va advenir de l'humanité. Dans l'instabilité et l'épuisement, l'histoire a démontré qu'une société peut facilement basculer dans des idéologies plus folles les unes que les autres, des égarements aussi dangereux que ceux que l'on retrouve dans les guerres de religions assassines de toutes les époques. Celles-ci, en effet, ont souvent accompagné, suivi ou précédé de près ces moments où l'histoire a versé dans une de ces phases transitoires comparables à la nôtre.

Il est vrai qu'on peut observer – et c'est statistique – que la génération des milléniaux et les gens d'aujourd'hui accordent dans leur ensemble de moins en moins d'attention aux idées religieuses en général aussitôt qu'ils deviennent plus formés, moins crédules et mieux éduqués. Ça ne signifie pas qu'ils rejettent tous les choses religieuses, mais à tout le moins qu'ils démontrent un esprit plus critique qui les protège davantage qu'avant contre ces égarements. C'est aussi un peu ce qui est arrivé d'ailleurs aux baby-boomers quand ils ont décidé de rompre avec la culpabilité, l'exploitation, l'abus, la bêtise et l'hypocrisie des traditions précédentes qui les avaient tellement trompés.

Nonobstant, on ne répète pas si facilement l'histoire de la libération des hommes. Chaque enfant qui naît entre un peu – tabula rasa – dans notre monde; et il faut tout lui réapprendre, sans quoi, comme beaucoup d'autres avant lui, qui se pensaient d'ailleurs parfois même plus malins, il retombera dans les erreurs du passé et sera vite pris ! Ainsi, chers étudiants, chers amis, sachant que vous traverserez des épreuves qui vous ébranleront en différentes périodes très critiques, telle que celle qu'on traverse justement, je veux vous faire ici le très beau et rare cadeau de ce que j'ai appris en matière de recherche de sagesse. Je veux vous prémunir contre ces oiseaux qui parfois nous survolent et qui fondent sur ceux qui ne s'y attendent pas. Il n'y a pas de cours à ce sujet et c'est, malheureusement, quelque chose qui manque beaucoup à nos sociétés, quel que soit le continent où vous soyez ! Il importe, en effet, que vous puissiez conserver jusqu'à la fin de votre vie toute votre intelligence et toute votre liberté. N'êtes-vous pas les lointains héritiers des Lumières ? Ne voulez-vous pas grandir en humanité ?

Premièrement, notez que de tels êtres se ressemblent tous en s'imaginant se distinguer fortement les uns des autres. Ce que je dis est très pertinent. Si quelquefois ils se distinguent, ce n'est que pas leur degré de vanité à prétendre pénétrer dans les secrets des dieux, à lire l'avenir, à faire des miracles ou agir cruellement pour une cause prétendue juste. De plus, tous ils voudront profiter de la situation de chaos où les circonstances de la vie vous auront malheureusement jetés et tous vous tiendront des propos qui étourdiront votre esprit et troubleront votre cœur dans le but inavoué de vous attirer, de vous récupérer, de vous attacher à eux afin de vous rendre esclaves de leurs attentes et de leurs croyances.

Nous devons retenir ici que, si les grandes vérités peuvent fasciner les esprits, elles n'attachent jamais les hommes aux autres hommes.

Or, dès le départ, sans en être conscients eux-mêmes, puisque toutes et tous vous convaincront avant tout de leur désintéressement, il faut savoir que ces marchands de conscience sont passés maîtres en séduction, en confrontation et en manipulation. Ce sont des spécialistes de la martingale. C'est de cette manière qu'ils gagnent souvent leurs vies. En cela, ils usent de vos idées, de vos espoirs, de vos croyances, de vos rêves la nuit, avant de passer ensuite aux secrets, aux clefs, aux rites, aux approches érotiques, aux cérémonies, aux états de conscience spéciaux, aux effets les plus imaginaires, aux promesses des plus beaux paradis, autant de moyens qu'ils jugent tous extraordinaires et avec lesquels ils veulent vous impressionner pour vous entraîner, avec eux, dans leurs têtes ou dans leurs actions. Pour pouvoir exister, ces gens-là doivent recruter le plus d'individus possible. Ce pour quoi ils se trouvent en particulier à l'affût des enfants et des personnes curieuses et incertaines.

Les premiers les intéressent parce que ce sont des êtres innocents qui ne connaissent encore rien et qui sont désireux de tout connaître. Les enfants sont pour eux comme des pâtes à modeler que ces faux prophètes conditionnent allégrement selon les lubies qui trottent dans leurs têtes. Les petits sont, davantage que des adultes, plus faciles à convaincre et à déformer, en particulier quand on sait bien s'y prendre, en valorisant, tout au long de leur adolescence naïve, leur engagement, leur intelligence et leur militantisme. De plus, les jeunes les fascinent et les excitent d'autant qu'ils représentent à leurs yeux un défi, une approche cynégétique, un potentiel de nouveaux combattants, sans oublier qu'ils y voient incidemment un véhicule puissant pour prolonger demain toutes leurs idées folles et pour les introduire dans les futures institutions. Ajoutons qu'en cela, ces gens s'intéressent moins à la santé mentale ou physique de ces enfants qu'à l'atteinte de leurs objectifs, lesquels sont toujours, naturellement et discrètement, d'essayer de se gagner le monde.

Quant à eux, les adultes sont plus rétifs, leurs résistances sont moins aplanies que chez un plus jeune, car ils vont toujours se méfier un peu au début et discuter pour voir ce qu'il y a d'abord là-dessous. Mais ces gens-là le savent. Par exemple, dans le cas de la pandémie qui nous préoccupe, ils sauront se montrer très malins. On ne vous dira pas clairement, que ce fléau est apparu pour frapper les ennemis de Dieu, mais plus subtilement qu'il n'est pas étonnant que cela nous arrive, et qu'en fait, c'est là une excellente occasion de s'occuper, soit de sa vie intérieure, soit de la direction et de l'avenir à donner demain à toute une société... Les

prophètes de malheur, par conséquent, avancent toujours masqués, drapés de leur discours sans cesse retravaillé et adapté à la situation toujours en évolution de notre monde. Ils le retourneront, ce beau discours, de tant de façons, à quoi ils sont effectivement très habiles, qu'ils vous envelopperont dans la conviction du bon sens de leurs dires et de leurs manières, et qu'ils pourraient finir par vous attirer de leur côté, que vous le vouliez ou non. Or, plusieurs des adultes qu'ils piègent ou qu'ils pêchent traversent dans leur vie une zone trouble, et sont, en effet, encore plus déstabilisés par les événements éprouvants. Il arrive assez régulièrement aussi que les prophètes de malheur remplacent les amours ou les parents qu'on aurait désiré avoir et qu'on n'a jamais eus, que l'on divinise inconsciemment et que l'on suit tout le temps qu'on ne s'aperçoit pas de leurs défauts et qu'on ne sait pas encore se prendre en charge.

Sur d'autres continents, où ils peuvent librement profiter du vacuum politique et de la naïveté des hommes, leurs prêches se montrent certainement plus incisifs en ce sens et l'exploitation financière à laquelle ils soumettent des gens assez défavorisés et pauvres est aussi remarquable, malheureusement, que le nombre de ceux qu'ils parviennent à diriger et à exploiter. On les voit déjà qui accourent prétendument au chevet de ceux qui tombent malades et l'on sait ce qui arrivera pour ceux qui devront accepter leurs soins. J'ai toujours réprouvé les manipulateurs d'émotions, les élus charismatiques et les religieux austères. Je n'aime pas qu'ils aident les hommes, leur donnent du pain, des vêtements, une institution et une éducation à la seule condition que ceux-ci se mettent à l'écoute de leur religion et s'y engage avec le temps en renonçant à la leur, à leurs mythes, à leurs croyances et à leurs cultures particulières. Il y a dans cela une sorte d'indécence révoltante qui résulte du fait qu'on ose monnayer la survie des humains au prix de leur adhésion à de fausses espérances et à de nouvelles chaînes ! Honte à ces gens-là qui ne savent pas ce qu'ils font !

Le désintéressement vrai est exceptionnellement rare et nécessite un tel détachement qu'il se passe de tous les intérêts et arrangements.

L'enjeu, pour eux, est donc de séduire aussi les adultes et, dans ce monde hypermoderne beaucoup plus méfiant, d'y mettre par prudence tout le temps qu'il faut. Ce en quoi aussi ces faux prophètes sont passés maîtres. Ils récoltent d'autant plus, sachez-le, qu'ils ont été patients et prudents ! Et leur attente avant de ferrer peut durer des semaines, des mois, des années, voire des décennies; ils en ont reçu la formation et l'instruction, prenez garde ! Ils se découvrent autant de patience qu'ils ont de besoin de se perpétuer. Donc vous saurez que ce sont de vrais traqueurs même lorsqu'ils s'annoncent en public. Il en est également qui essaient de tenir un discours qui, pour avoir l'air d'être contraire à ce qu'ils pensent, ne sert qu'à mieux les dissimuler à la vue. Ils ont tellement de mépris pour les gens qu'ils les prennent carrément pour des imbéciles, sans se rendre toujours compte que plusieurs d'entre nous qui les observons en silence les voient venir.

Il existe un bon truc pour les démasquer : au premier signal de recommandation de discrétion ou de secret qu'ils pourraient vous faire et qui irait naturellement à l'encontre de toute transparence, enfuyez-vous très loin, ce sont eux ! Les marchands de conscience n'aiment absolument pas le partage universel des idées, ni les beaux rayons du soleil ! Ce sont des

autocrates de la pensée qui ont des prétentions autres que démophiles. Rappelons-nous cette belle pensée, qui reste très actuelle, du grand Isaac Newton : « Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts ». Si vous vous échappez de leurs murs, ils feront alors leur examen de conscience, en regrettant d'avoir été trop imprudents. S'ils ne se disent pas, par dépit, en parlant de vous, que les raisins devaient être trop verts !

La conclusion ici est que la vérité n'existe qu'au grand jour. Tous les hommes peuvent en débattre. Et si, pour se défendre ils vous disent que nos démocraties sont vaines, répondez-leur ce qu'un ancien repentir des jeunesses nazies avait appris : « Une démocratie qui va mal est toujours plus souhaitable qu'un état totalitaire » !

La sagesse n'est jamais seule, tous font cercle autour d'elle. Elle n'exclut personne parce qu'elle exige d'aimer tout le monde. Il n'y a de vérité exclusive que pour ceux qui se laissent tenter par les prétentions de l'égoïsme. La vérité, elle, n'est que de l'homme, et elle appartient en pleine lumière à tous les hommes. Qui peut avoir peur de la vérité vraie ? - Les marchands de conscience.

Du reste, leur absence habituelle de transparence, quand ils ont bien appris à se taire sur eux-mêmes ou sur ce qu'ils ont découvert, et que les novices prennent naïvement pour une preuve de leur avancement spirituel, leur sert beaucoup à dissimuler leurs propres vices. Évidemment, il ne serait pas bon qu'un guide ou qu'un maître qui se dit tel découvre tous ses défauts à ses disciples ! Il est rare qu'on adule un être si peu radieux. Le plus amusant, c'est que leur organisation fonctionne souvent de la même façon : vu qu'ils confient aux uns ce qu'ils ne confient pas aux autres, la main droite ne sait jamais ce que fait la main gauche. Ils ont très bien assimilé le principe appliqué par les rois de jadis qui est de savoir diviser pour régner. D'autre part, ils s'accommodent beaucoup du mensonge : ils dissimulent à l'un ce qu'ils ne disent pas à l'autre; et le plus extraordinaire, c'est que pour eux, c'est normal, car ils le font, pensent-ils, au nom de leur sécurité ou de la protection de leurs grands secrets divins. À cause de tout cela, plus il s'élève dans la hiérarchie, plus il est complice du maître, du pasteur ou de son directeur de conscience, plus un disciple a appris à mentir. En fait, pour être encore plus précis, il a commencé à se mentir d'abord à lui-même pour mieux se convaincre de mentir à d'autres (et là, oui, nous dirons ironiquement qu'il commence à devenir un bon maître !). Son mensonge consiste à croire que le fait de mentir est nécessaire pour sauver son institution, sa secte ou son œuvre et tout l'ensemble des artifices, des occupations et du rendement de celle-ci. Ce n'est plus un mensonge mais une forme de devoir sacré pour lui de cacher ainsi la grandeur de ce qu'il croit être la vérité, alors qu'il est plongé jusqu'au cou dans l'erreur la plus diabolique. Mais ce n'est pas vrai qu'il est si convaincu d'être dans le vrai : le pincement qu'il ressent au cœur en mentant aux autres – la crainte qui demeure en lui constamment d'être démasqué ou d'être contredit – lui rappelle imperceptiblement ce qu'est la vérité des choses, même si son propre conditionnement tout au fil des années lui a servi à tenter de l'étouffer. Mais, malgré ce sentiment omniprésent qui trahit la nature de leur mal, à la fin les prophètes de malheur s'accommodent de tous leurs mensonges et se les pardonnent d'autant plus volontiers qu'ils les aident à se maintenir. Ils n'ont peut-être jamais ouvert un dictionnaire au mot « mensonge » ou au verbe « mentir », mais nous le répétons : « Mentir, c'est affirmer ce

qu'on sait être faux, nier ou taire ce qu'on sait et qu'on devrait dire ». Un dictionnaire nous apprend que Gustave Flaubert a même écrit : « Il ne dit pas toute la vérité, ce qui est une façon de mentir ». C'est la seconde fois que nous citons cette définition, parce que nous en faisons ici un emploi différent de la dernière fois, vu que nous voulons souligner ici que le mensonge entre en opposition avec la vérité logique, mais plus encore malheureusement avec la vérité de la vie elle-même, et que les marchands de conscience en font un grand usage. Les prophètes de malheur sont donc des spécialistes du mensonge, du sophisme et de la casuistique. De plus, il faut savoir qu'afin de mieux se convaincre qu'ils ont raison, ils donnent à leurs sophismes une justification transcendante. Ceux-là prétendent mentir, non pour leur intérêt propre, mais pour dissimuler les clés d'une sagesse qui ne peut être révélée aux esprits qui ne seraient guère prêts à les assimiler. Du coup, il leur apparaît indispensable d'entretenir chez eux et chez leurs apôtres une discrétion touchant tout ce qu'ils font, attitude qui, naturellement, entre en contradiction avec la noblesse de la vérité elle-même.

Enfin, s'il vous arrive un jour d'avoir l'opportunité de piéger certaines fois ces menteurs impénitents en les confrontant à leurs oublis et à leurs contradictions, vous vous rendez compte qu'ils le font toujours au nom d'une liberté qu'ils défendent en la refusant aux autres.

Pour se maintenir tout en haut de leur édifice, de leur pyramide financière ou de leur institution princière, les marchands de conscience appliquent une vieille stratégie. Ils font reposer leur pouvoir sur la requête très habile qu'ils vous font des faveurs tout en vous demandant d'être discret ou de garder un tel secret. Ils font du secret une chose sacrée, laquelle, si vous la transgressez, pourrait bien sûrement vous attirer les foudres du ciel. Et, comble de la fourberie, ils ont jusqu'à l'habileté de faire passer ces secrets pour être ceux de la grande histoire ! À chaque fois ils prétendent que les autres ne sont pas prêts à l'entendre en sorte qu'ils vous flattent imperceptiblement, soit par ruse, soit inconsciemment, parce qu'ils veulent reconnaître en vous absolument le miroir de leurs jugements et de leurs arrêts. « Dans sa fable du corbeau et du renard, La Fontaine conclut : « Apprenez que tout flatteur vit ainsi aux dépens de celui qui l'écoute ». Ils vous demandent de vous confier à eux dans l'espoir, qu'ils se cachent d'ailleurs à eux-mêmes, de devenir pour vous votre unique ressource. Ils ne sauraient pas vivre sans cette reconnaissance. Que vaudrait donc un modèle sur lequel on ne se modèle plus ?

À ce sujet, notons que les prophètes de malheur tiennent toujours un double, un triple, un quadruple langage. Ils s'adressent à chacun en lui donnant l'impression de le valoriser, en le distinguant bien des autres, en le plaçant et en le haussant dans sa hiérarchie d'élus, et donc en l'asservissant toujours davantage. Souvenons-nous, mes amis, de ce que disait d'eux le conte assez curieux du Petit Chaperon rouge. Il faut apprécier à ce sujet la moralité de Perreault qui prévient le lecteur en toute fin : « Qui ne sait que ces loups doucereux sont de loin les loups les plus dangereux ! ». Aussi disions-nous que ce qu'ils disent à l'un, ils ne le disent pas nécessairement à l'autre. Ni de même à un segment par rapport à un autre. Pourquoi agissent-ils encore ainsi ? C'est que pour leur sauvegarde, la conservation de leur image, le rayonnement de leur personne, il est indispensable que les autres ne sachent rien de leurs erreurs, de leurs idées, de leurs jeux, de leurs doutes et de leurs insécurités. Ils ne doivent pas les voir douter ou

se ronger les ongles. Tous ceux qui les remettent en question doivent donc pour cela être rapidement écartés, dégradés, rejetés, abandonnés loin des autres disciples. Ces mauvais serviteurs risqueraient trop de susciter un questionnement, d'éveiller une suspicion dommageable ou de soulever un mouvement d'opposition. Celui ou celle qui se trouve au sommet d'une telle pyramide, d'une telle institution a plutôt conscience qu'il faut renvoyer une image exemplaire, une impression saisissante de soi, qui justifie sa position et la rende respectable, s'il veut être capable d'imposer toute juridiction et tenir toutes ses troupes en ordre de bataille. Autrement, ce serait la retraite précipitée et il les perdrait toutes !

Les marchands de conscience, quelle que soit leur force apparente, sont loin d'être invincibles. Si vous voulez les reconnaître ou vous défendre contre eux, il vous faut ne jamais arrêter de les bombarder de questions et de faire montre à leur endroit d'un constant esprit critique. Même s'ils ont appris à résister à cela aussi (leur maître à eux a d'abord pris soin de leur enseigner toutes les réponses à faire en ces circonstances), vous parviendrez à constater à la longue que, comme ils racontent beaucoup de mensonges, ils finissent par vouloir fuir la conversation; ou alors nécessairement par oublier à un moment donné ce qu'ils ont affirmé ici, qu'ils n'avaient pas affirmé là, ou par vous dire le contraire de ce qu'ils avaient dit ici quand ils vous disaient cela. À la fin, ils ne seront vraiment pas contents et ils vont commencer à vous haïr, parce que vous les prenez en défaut, et, si vous êtes déjà parmi eux, ils vous isoleront en recommandant bien aux autres de se distancer de vous, mais sans leur dire exactement pourquoi. Cela ressemblera sûrement à quelques nobles raisons comme celles-là : que vous vous êtes éloigné vous-même de leur enseignement, de la grande sagesse de l'idéal commun, et de leur dieu en soi, etc. Sans oublier, c'est sûr, de leur institution bancaire et, ou, c'est selon, de leur cause criminelle. Ni Socrate, ni Jésus, ni Gandhi n'ont agi de cette façon- là !

Nous pouvons retenir : les marchands de conscience mentent tout le temps, surtout quand ils affirment que mentir n'est pas vraiment mentir. Si vous tenez à faire, malgré tout, quelque chose pour eux, offrez- leur un bon dictionnaire !

Tous les marchands de conscience, les doués de la nature, les directeurs de vie, les pseudo-maîtres spirituels, les gourous, les faux chamanes, les alchimistes patentés et les califes autoproclamés rêvent d'emprunter le sens que la vérité de chacun doit donner à sa vie pour essayer de remplir le vide de la leur. Il en est des, qui pratiquent des rites qui les excitent de mille façons, et qui vont même parfois jusqu'à flatter leur narcissisme érotique, mais aucun ne les élève assez pour qu'ils se rendent bien compte, au-delà des plaisirs qu'ils en retirent, de la stagnation mentale et du servage où les maintiennent toutes leurs inconséquences. Il en est d'autres qui usent de lectures sans fin, de récitatifs qui les exemptent de penser, et dont ils oublient à la fin que ces œuvres les exhortent plutôt à le faire !

Je dis ici, en fait, que les livres de sagesse et les livres sacrés des grandes traditions sont en fait drôlement supérieurs à ces gens-là ! Allez-y voir ! Avez-vous lu les Védas, la Bible, le Coran, le Yi-King, le Talmud, le Bardo Thodöl, etc. ? Si vous ne l'avez fait, c'est réellement à faire !

La seule science que nous ne connaissons jamais sera celle de l'élargissement de notre intelligence. Les hommes oublient la vérité parce qu'ils la cherchent ailleurs que dans la simple connaissance de la réalité et de la vérité qui sont les leurs.

Par suite, un guide en mystique, ça n'existe pas. Les grands saints chrétiens placent Dieu au-delà de toutes nos facultés, donc de notre pensée. Lisez qui vous voulez : Jean de la Croix, Sainte Thérèse d'Avila, Ruisbreck l'Admirable, le Frère André, etc. Les anciens moines bouddhistes tapent sur la tête de leurs disciples avec un bâton pour les obliger à ne plus rien vouloir ou rien conceptualiser. Les maîtres chinois nous enseignent que la voie qui s'exprime n'est jamais la vraie voie – Tao te King de Lao Tseu. Néanmoins, on voit les marchands de conscience qui rayonnent, qui convainquent, qui redirigent, et le font en se fiant aux augures, à la coïncidence des signes et des faits prétendument providentiels, dont ils se font, naturellement, les seuls interprètes avisés pour mieux vous guider. Comme il s'en est amusé Rabelais ! Malgré toute l'aura de sacré et de mystère, de grande moralité et de spiritualité dont ils voudront vous envelopper, ce sont des personnes qui, dans les faits, ont plutôt pris des expériences de la vie normale ou des idéaux originaux pour des choses extraordinaires et qui n'hésitent aucunement à profiter des personnes innocentes qui, c'est triste pour elles, ne les auraient jamais réalisés.

Donc, personne n'a besoin de gourou. « Malheureusement le mot gourou a été répandu récemment dans ce pays. En sanskrit ce mot veut dire « celui qui indique », à la façon d'un poteau indicateur au bord d'une route. Mais on ne doit pas rendre un culte à ce poteau (...). Lisez ses indications et allez votre chemin. Vous devez donc être votre propre maître et votre propre disciple » - Krishnamurti – Aux étudiants, 1972. Un homme véritable est celui qui se prend en charge. Jésus a beau dire qu'il est aussi un homme et Bouddha prétendre qu'il n'est pas un dieu, je ne sais pas pourquoi il y a si peu de gens pour vraiment les entendre. Il faudra bien demain s'en occuper un brin ! Mettre de la lumière sur notre chemin, une lumière humaine s'entend.

Je ne veux aucun mal à ces pharisiens de nos sociétés hypermodernes. Comme ils sont tous liberticides, je désire juste qu'ils arrêtent, eux aussi, de se mêler des affaires du monde et de détourner tous les potentiels des hommes à des fins autres que celles qui mènent à tous nous entraîner plutôt que de s'enfermer, en quelque sorte, comme des esclaves au service d'une seule et même reine ! une seule et même cause ! une seule et même révolution !

Ils jouent aux maîtres à penser mais font semblant d'ignorer que tous les vrais maîtres à penser de l'histoire ont continuellement insisté sur l'importance de devenir spirituellement et intellectuellement autonome et de ne dépendre surtout d'aucun autre. À coup sûr, jamais comme Montaigne, ils ne vous diront, pour de vrai, que vous êtes vous-même la matière de votre propre livre. Ou s'ils le disent, ce sera, prétendront-ils, pour vous aider à vous comprendre mieux !

Par conséquent, il n'est pas nécessaire de faire de la métaphysique ou de la mystique pour expliquer des choses aussi simples que le rêve et les songes, l'extase contemplative, la jouissance érotique, l'inspiration lumineuse et l'intuition vive. En fait, c'est seulement parce qu'on est inexpérimenté ou inculte qu'on ne sait pas que tout cela existe dans la réalité vraie et que celle-ci se passe largement de nous pour les manifester à d'autres. La réalité étant toujours

plus grande que l'homme, est autrement plus généreuse que nos gourous qui s'imaginent orgueilleusement connaître des expériences de corps et de conscience uniques. La récupération personnelle qu'ils font de telles circonstances, la façon dont ils l'intériorisent et la resservent, tournent toujours en fin de compte à un réel égotisme.

Mais peut-être croirez-vous, par exemple, qu'il existe dans vos songes davantage que ce que votre conscience ne pourrait jamais y mettre ? Quel beau piège pour l'ambition ! Croire entrer dans l'avenir de tout ce qui réalise l'infinité du monde et s'élever ainsi à la hauteur d'un dieu, quel impossible calcul nourri de prétention ! La très ancienne sagesse hindoue du noble Shankara nous instruit à ce propos :

Le dormeur confond le corps imaginé en rêve avec celui de l'état de veille, mais quand le corps imaginé en rêve est détruit, le corps de l'état de veille n'est nullement détruit.

En renonçant au corps imaginé en rêve, l'on se conforme à l'état de veille; de même, en renonçant au corps de l'état de veille, l'homme éveillé se conforme au Soi.

L'homme éveillé ne désire pas les plaisirs éprouvés en rêve; de même celui qui connaît le Soi ne désire pas la jouissance du paradis d'Indra ou tout autre état illusoire.

Shankarâchârya. Hymnes et chants védantiques.

Il n'y a donc dans les rêves ou dans les songes que ce que l'homme peut et veut y voir, quand bien même en ferait-il une notation de cent ans, en sorte qu'il vaudrait mieux affirmer à ce sujet, comme nous l'enseigne la sagesse du tantrisme tibétain : « Puisse la qualité de la pratique du sommeil et de l'état actuel de mon éveil être une expérience appréciée par moi » ou « abandonnant la torpeur démesurée et charnelle de la stupidité, puisse la conscience sans distraction se garder en son état naturel, saisissant la vraie nature des rêves et m'entraîner plutôt vers la lumière de ma méditation ». - Bardo Thödol. Cela vaut pour tous les augures du monde, astrologues, cartomanciens et diseurs de bonne aventure, oniromanciens des psychanalyses hermétiques nouvelles compris. Garder sa conscience dans son état naturel, cela signifie s'en tenir à ce qu'on peut connaître bien plus qu'à ce qu'on peut imaginer.

En conséquence, fatalement, ils sombrent tous dans la vanité de découvrir du divin et du métaphysique en toutes choses simplement parce qu'au moment de leurs prises de conscience de celles-ci, ils ne les connaissaient pas encore comme étant naturelles ou normales, ou même scientifiquement sans explication empirique. En fait, j'essaye de vous expliquer que beaucoup de gens se prétendent doués de niveaux de conscience ou de pouvoirs particuliers, pour pouvoir

se fabriquer une sorte d'importance et d'originalité, qui ne résistent pas à la moindre confrontation prolongée et sérieuse avec la logique ou avec la science. Les contredire ne sert d'ailleurs à rien, il n'y a pas plus sourd qu'un sourd qui ne peut pas entendre. Parce que c'est leur manière dans la vie d'essayer de se distinguer là où d'autres ont besoin d'étaler leur richesse, leur pouvoir ou leur apparence. C'est une façon pour eux, en usant d'une diversité de talents, qu'ils ont effectivement -, observation fine, mélange de cultures, syncrétisme érudit, pouvoir d'attraction et de séduction, originalité, etc. - de donner un sens à leurs existences, de procurer de l'importance à leur vie, et surtout, mais ils s'en défendront, de subventionner leurs dépenses.

Pour en revenir donc aux expériences naturelles dont ils croient qu'elles ont une portée surhumaine, les exemples surabondent : intuitions vives, songes, extases, jouissance érotique, inspiration divine ; mais aussi anges, entités, amis spirituels ou psychiques, ces familiers des étagères de l'ésotérisme vulgaire ou érudit, des œuvres sacrées des nouvelles religions, des transformations charismatiques, des actions anti-impérialistes vous submergeront de leurs préoccupations en vous promettant une augmentation de conscience, si vous les suivez. Bien sûr, ils ne vont pas vous présenter les choses comme je le fais ici, et c'est bien en cela justement qu'ils sont pernecieux.

Il n'est pas nécessaire de prétendre entrer dans les secrets des dieux pour expliquer ou expérimenter ce dont ils parlent. On le savait aussi au début de l'humanité : « Qui donc, mon ami, peut monter aux cieux ? Les dieux seuls y demeurent éternellement ». Gilgamesh, deuxième tablette, colonne IV, vers. 140-142. Je disais précédemment que si vous preniez la peine de noter vos rêves chaque jour jusqu'à la fin de votre vie, vous constateriez que ceux-ci, quoique certains songes coïncident certainement avec les événements (ce qui ne veut pas dire qu'ils viennent des dieux, sauf pour les sots – Aristote. - De la divination), ne contiennent rien de moins que ce que votre conscience veut y mettre toujours en les interprétant. S'il vous chante également de pratiquer l'oraison contemplative ou quelque exercice continu de libération mentale sans diriger votre pensée ponctuellement pendant des années, quelle que soit par ailleurs votre technique ou son origine, votre posture ou vos efforts de concentration ou d'abandon, vous ne pourrez jamais qu'expérimenter tout le bruit que font vos facultés dans votre tête, et, plus rarement, mais avec beaucoup de pratique, sans l'avoir évidemment désiré, dans des zones d'absence d'exercice de ces dernières, dont vous reviendrez assurément profondément bouleversés et surpris. Il en irait de même si vous vous exerciez à des pratiques érotiques d'une indicible sensualité, en vous repoussant sans cesse vers les limites de jouissances extrêmes, en demeurant chastes ou non au fil des mois ou des années, dans lesquelles vous rencontreriez les mêmes effets en même temps que les essoufflements et les inconsciences momentanées du plaisir. Mais tous ceux qui feraient la même chose - ils se garderont bien de vous le dire, parce qu'ils l'ignorent souvent eux-mêmes - aboutiraient au même résultat. La seule différence, c'est qu'il leur faut vous soumettre, et encore là, bien sûr, on comprend trop pourquoi. Notez que le fait qu'ils soient plus avancés que vous parfois leur sert à justifier leur autorité : vous y arriveriez seuls de toute manière, mais ce n'est pas dans leur intérêt ! Vous pourriez également par ailleurs jouir d'une énergie créatrice à profusion, qui vous ferait pondre de magnifiques œuvres

picturales, sculpturales ou architecturales, à moins que ce ne soient de poèmes et d'essais particulièrement magnifiques. Et vous seriez des initiés ? Dieu est si grand !

Mais tout cela, voyez-vous, qui appartient au passé religieux de l'histoire, pourvu qu'on en soit le moindrement instruit, ne donne pas plus à l'individu de surplus de conscience, quoi qu'il fasse, que ce que la maturité de l'expérience d'une vie réelle ou que ce qu'une discipline à laquelle il pourrait s'astreindre de lui-même pourrait bien lui donner. Qu'est-ce que l'homme poussé au bout de lui-même ?

Bref, pour avoir tout à voir avec la progression des idées, des affects et de certaines prises de conscience, tant d'efforts n'ont de fait rien à voir avec une libération de vous-même. Sur ce point, « ma foi », la plupart des gourous du monde risquent trop d'abuser de votre crédulité. J'en veux pour preuve bien des histoires véritables comme celle, par exemple, de Krishnamurti. Celle-ci, plus jeune, m'avait vraiment frappé et je ne l'ai comprise que bien plus tard.

En effet, peu de gens connaissent de nos jours les œuvres impressionnantes de Jiddu Krishnamurti. Celui-ci est né aux Indes en 1895 et il est mort aux États-Unis vers 1981. Enfant, il fut incorporé à une secte, La Société Théosophique, à laquelle adhérait déjà son père. Comme ces théosophes anglais étaient convaincus à cette époque que le Christ (qu'ils appelaient le Seigneur Maitreya) reviendrait bientôt prendre une forme humaine, et qu'ils croyaient découvrir en Krishna une « aura » qui leur semblait belle, ils le retirèrent, lui et son frère Nitya, de l'école publique, afin de lui donner une « instruction spirituelle ». On lui fit par conséquent étudier plusieurs disciplines en l'envoyant pour ce faire en Angleterre, en France et en Suisse, toujours encadré de ses superviseurs initiés qui le préparaient malgré lui à cette idée qu'il était devenu l' « élu », celui qui devait remplacer ou incarner le Seigneur Maitreya sur la terre ! On l'élevait, en effet, pour qu'à l'âge adulte il prenne la direction des milliers d'adeptes de la société. Ces gens, sur son passage, s'agenouillaient ou se couchaient à terre, le vénéraient comme un dieu vivant, mais lui n'apprécierait guère toutes ces manifestations, ni d'ailleurs la bizarre et rude éducation qu'on lui faisait subir. C'est pourquoi Krishna se débattit toute son adolescence avec cette question : « Pourquoi moi ? », qu'il posait fréquemment à ses maîtres, silencieux sur ce point. Un jour, la tuberculose emporta son frère Nitya et cet événement le brisa complètement. Suite à ce deuil terrible, il traversa une révolution intérieure, se transforma profondément et déclara à qui voulait l'entendre : « Je sais que la vie a une beauté réelle, un bonheur réel qui ne peut être ébranlé par aucun événement extérieur, une grande force que ne peuvent diminuer les événements éphémères, et un grand amour qui est permanent, impérissable, invincible » - Mary Lutyens – Krishnamurti, Les Années d'accomplissement, 1983. Comme il avait horriblement souffert intérieurement de toutes ces folles expériences réalisées sur lui au cours de cette adolescence qui lui avait été arrachée, et qu'il voyait que les adeptes créaient un ordre dans lequel ils se donnaient de plus en plus de grades et de pouvoirs, le 3 août 1929, devant trois mille membres, tandis qu'il avait enfin atteint l'âge de sa majorité et venait de devenir officiellement le chef spirituel de tout son Ordre, il déclara : « J'ai pris la décision de dissoudre l'ordre, puisque j'en suis le chef. Vous êtes libres de créer d'autres organisations et d'attendre que vienne quelqu'un d'autre. Cela ne me concerne pas, ni

d'ailleurs la création de nouvelles cages, de nouveaux décors pour ces cages. Mon unique souci est de libérer l'homme de façon absolue, inconditionnelle »! Et Krishna partit laissant-là, sans se retourner, son auditoire ébahi et stupéfait ! Ces gens- là l'avaient éduqué et attendu comme s'il était le véritable Messie. Ils l'avaient torturé mentalement durant des années. À présent, il venait d'atteindre l'âge d'échapper à tous ces illuminés. Il s'en alla donc faire sa vie de son côté, donner des conférences sur les thèmes de « la libération du connu » et du vide du mental qui approche assez de l'enseignement du Bouddha.

Mes chers élèves et amis, Krishnamurti avait compris qu'il n'existe pas de maître, de gourou ou de guide de conscience particulier, que chacun est son propre éducateur dans la recherche de la vérité. Il écrivait : « Quelle est l'utilité d'un gourou ? Sait-il plus que vous ne savez vous-même ? Et que sait-il ? S'il dit qu'il sait, à la vérité il ne sait pas ». Personne n'est à même de donner la sagesse : « Il vous faut marcher par vous-même, affirmait-il, il vous faut entreprendre le voyage tout seul, et au cours de ce voyage, il vous faut être votre propre maître et élève ». – La Révolution du silence, 1990. Krishna n'était pas différent du philosophe Houang-Po, lequel dans ses Entretiens, affirmait qu'il n'y avait point de méthode pour marcher sur la voie de la vérité. Aussi ce sage chinois faisait-il remarquer avec une grande sagacité : « Le fondement de la méthode, c'est son absence; cette méthode sans méthode est encore une méthode. Voilà qu'on me confie l'absence de méthode : de toutes les méthodes, laquelle est la méthode ? Quand on comprend le sens de ce quatrain, on s'appelle religieux et on peut pratiquer correctement ». N'est-ce pas formidable ? Il n'y a aucune méthode en dehors de celle d'être librement soi-même.

Je devais avoir dix-neuf ans quand mon père adoptif, que j'ai adoré jusqu'à un certain âge, et dont j'admirais toujours les idées neuves, revenant de l'hôpital où ma mère allait subir une délicate opération pour le cœur, me confia à ce sujet sa douleur et son désarroi. Il craignait que maman ne meure sur la table d'opération, car les risques en étaient effectivement très grands. Mais, tout en me disant cela, qui m'ébranlait déjà beaucoup moi-même, il me confia en même temps et le plus sérieusement du monde, que suite aux épreuves qu'il avait vécues au cours de son existence, il devait être « un autre Jésus ». J'en fus renversé ! J'ai d'ailleurs, comme toujours, tout noté, point par point, dans mon Journal. J'ai été fortement ébranlé par cette affirmation, me demandant s'il était fou ou s'il était vraiment sage ! Pour mon malheur, à cause du respect qu'il avait réussi au fil de mes jeunes années à m'imposer, je me suis convaincu d'adopter la première idée; ce qui a eu pour effet, en le suivant presque aveuglément ensuite, de me détourner très longtemps de moi-même.

Lorsque j'ai eu environ quarante-cinq ans, mon tuteur me téléphona. Je l'avais abandonné, lui et son mouvement depuis déjà quelques années. Comme le pape se promenait ici et là en mission de pardon à travers le monde, qu'il se considérait toujours lui-même dans son cœur tel qu'un prêtre catholique, il pensa qu'il devait faire de même. Il m'avoua qu'il avait vu en frémissant de joie dans l'enfant de six ans que j'étais, et ce dès le jour où il m'avait adopté, l'occasion formidable de former un être qui pourrait pénétrer dans l'Église à sa place! Celle-ci l'avait lui-même expulsé lorsqu'il y était prêtre avant qu'il ne défroque et rencontre ma mère. Il avait découvert en moi l'instrument de sa revanche. Bien sûr, je l'envoyais paître,

car il m'avait pourchassé toute ma vie avec cette idée malgré mes résistances. Toute ma vie, il m'avait en effet harcelé avec cette ambition, qui n'était pas la mienne, car pendant des années j'avais refusé d'y entrer, et ce jusqu'au jour où, plus ou moins de moi-même, je décidais de réaliser finalement un baccalauréat en théologie. Dans la forme qu'a cette Église, en effet, je ne m'étais jamais reconnu et je n'aurais voulu que la changer pour qu'elle soit plus humaine. Or, il laissait toujours sous-entendre que les nombreux malheurs et désespoirs que je vivais alors venaient de ce que Dieu désirait que je me fasse un jour ordonner. Je lui avais même demandé, si, comme Dieu le Père, il voulait que je devienne ce Jésus qui meure pour lui. Sa réponse fut affirmative. Il faut réellement avoir eu ma vie pour la croire. Il a ainsi gâché la moitié de mon existence, en plus de me maintenir dans un tourment interminable, avant que je ne décide un jour, non seulement d'interrompre mes études en théologie, mais de rompre carrément avec lui. De fait, en cette même période terrible, je souffrais si horriblement que mon corps en tremblait à en vomir par terre. Rien de tout cela n'empêcha mon tuteur, du jour au lendemain, de ne plus s'adresser à moi. Son silence dura deux ans. Et un jour qu'il était malade et que nous avions une réunion de famille, où je me rendis surtout pour ma mère et mes sœurs, il me dit que je devais être, à cause de mon refus de poursuivre ma théologie (j'avais presque terminé mon baccalauréat), en partie responsable du lupus qui avait commencé à ronger sa vie! Tout cela, voyez-vous, est triste à mourir. À cause de l'éducation que j'ai reçue, et en dépit de mon esprit toujours critique, j'avais essayé jusqu'au bout de comprendre quelle était ma réalité.

Au fil du temps, j'ai réalisé que mon père adoptif ne m'avait jamais aimé vraiment pour moi-même mais seulement pour l'hommage que j'avais rendu à ses idées et pour tous les services que je lui rendais. Il est beaucoup de parents de la sorte, lesquels sans le savoir, détruiront bien des hommes et des femmes, faute d'être eux-mêmes capables de plus d'amour sincère et d'autonomie d'esprit. Il lui était complètement égal que je me ruine ou que je meure de quelque façon pourvu que ce soit pour le satisfaire.

Il m'a demandé un jour mon pardon, bien des années après – comme l'Église fait toujours mais en nombre de siècles - je lui ai répondu que je le lui accorderai quand il le mériterait, c'est-à-dire en acceptant de renoncer de continuer de faire à d'autres ce qu'il m'avait déjà fait à moi, en acceptant de dissoudre le mouvement ésotérique qu'il avait lancé. Il n'a rien répondu, et je lui ai alors dit : - Tu vois, c'est pour ça que je ne puis te l'accorder. Je savais qu'il allait s'en aller et pêcher encore. Ce fut sans doute la dernière conversation que j'eus avec ce second père de toute notre vie. À cause de cet homme, j'avais dépensé une fortune, j'avais dû m'éloigner de ma famille, j'avais perdu tous mes amis, j'étais honni. Mais, dans mon exil intérieur, une lueur s'est mise à briller au fond de moi dès que j'eus commencé à m'attacher à moi-même. Mes chers élèves, sois que l'homme est esclave, soit qu'il est maître de lui.

Par conséquent les marchands de conscience, tous ces gens-là vont nécessairement s'emparer, comme une infinité d'autres avant eux au cours de l'histoire, de l'occasion de cette pandémie pour vous faire accroire qu'elle est en fait un juste châtement tombé du ciel, voulu par Dieu ou par quelque force étrange, sinon qu'elle est causée par les égarements des hommes, et qu'il ne vous sera possible de vous en préserver ou de racheter vos fautes, qu'en vous

soumettant à leurs sages et inestimables conseils. Autre façon de les reconnaître. De cette façon, leur récupération des sagesses anciennes, de leurs mystères prétendus, de leurs allégories, de leurs symboles, de leur hermétisme, de leur occultisme, de leurs psaumes peut devenir une construction fabuleuse, qui pourrait vous enchaîner pour la vie et dont votre esprit peut-être ne se tirera jamais.

En effet, dans ce monde hypermoderne, où vos parents ont mis un terme à la folie hypocrite de ces manipulations et où les milléniaux ne leur prêtent plus beaucoup l'oreille, ils savent se montrer plus subtils, patients et attentifs. Ce sont des pêcheurs d'hommes qui tendent des rets invisibles. Ils y sont d'autant plus habiles qu'ils ont pris garde de se former et de développer bien des qualités intellectuelles. En effet, les marchands de conscience ont toutes sortes de formations réelles ou qu'ils se donnent, de pratiques qui servent à vous révéler à vous-mêmes, et qui assurément, de toute façon le feront. À leur contact vous croirez vous être découverts plus instruits, plus sensibles, plus éveillés à vos sens ou à votre jouissance, plus connectés à votre Moi, à votre âme, à votre substrat, à votre esprit, à votre corps, à la réalité du monde socio-économique, mieux encore, plus près d'un principe premier que jamais, et que vous croirez alors avoir négligé ou méconnu avant. Et certes, dans tout cela, il y aura naturellement beaucoup de vrai. Comme ils s'amuseront de votre naïveté ! Car votre erreur sera de croire que vous le leur devez spécifiquement, et qu'ils doivent être plus avancés que vous l'êtes, parce qu'ils s'entendent à vous laisser penser qu'ils sont initiés à des secrets de la nature ou des conseils des sages. La réalité est qu'ils enrobent de mystères des quantités d'expériences qu'ils ont eu la surprise de réaliser, en faisant une nouvelle invention de l'étude, de la prière, du songe, du faire l'amour, du don de soi, de la découverte de la nature... Il est fascinant de constater avec le recul du temps et de l'âge à quel point tout cela fait simplement partie de la vérité de l'homme et comme il n'est rien en cela qu'il serait nécessaire de sacraliser, ou d'imaginer vraiment plus important que ça ne l'est en réalité au cours d'une existence le moins évolué.

Les marchands de conscience exploitent tant qu'ils peuvent leurs subalternes. Le principe est toujours le même, c'est celui du troc. Mais il s'agit d'un troc plus subtil et plus incisif, du commerce duquel il est extrêmement difficile de se libérer, dans la mesure où il joue, non pas sur l'économie, mais sur la curiosité malsaine et la vanité certaine des hommes : en échange de vos efforts et de vos dons, ils vous reçoivent et vous disent qu'ils vous donnent des connaissances qui font de vous des gens plus éveillés spirituellement, intellectuellement ou socialement que la moyenne. Personne ne peut vraiment résister à ça, hormis ceux qui en reviennent, ou ceux qui leur échappent pour quelque raison due à leur formation et aux défauts perçus dans leurs expériences.

Les marchands de conscience n'ont cure de la loi. Ils y obéissent quand ils y sont forcés, c'est-à-dire là où on les voit, mais la transgressent aussitôt qu'ils en ont l'occasion pour en tirer un profit pour eux-mêmes. C'est aussi ce à quoi leur sert leur manque de transparence, à savoir à se cacher du monde et de la justice.

Les marchands de conscience s'aident et se sauvent volontiers entre eux mais sans jamais aller vers les hommes, pour les hommes.

Si vous en preniez seulement la peine, c'est avec une grande facilité que vous pourriez dénoncer ce qu'ils font et les livrer à l'État, puisqu'ils volent fréquemment les contribuables. Surtout, quand, n'étant pas pris, ils croient que c'est leur dieu qui les protège et qu'ils prennent cette fantaisie pour une réelle mesure de protection !

Certes non ! Je ne voudrais pas être leur dieu à ces gens-là ! Ils s'arrogent trop de pouvoir et s'attribuent trop de mérites ! Si j'étais leur dieu, vraiment, je leur tomberais sur la tête pour leur rappeler qui c'est qui commande ! Et je leur dirais tout simplement : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César ! » (Jésus-Christ).

Je sais qu'ils protesteraient, qu'ils se rebifferaient et vous direz que tout ce que je dis est faux. Alors, soumettez-les à ce test ultime. Quittez ce prétendu maître, et vous verrez s'il ne tente pas de surenchérir en essayant de vous rattraper ou de vous condamner, même en secret ! S'il le fait, ce n'est pas un maître qui servirait une cause si désintéressée, si détachée des efforts qu'il fait pour vous attacher, quelqu'un qui aime effectivement la vérité et l'humanité pour elles-mêmes, mais c'est en réalité seulement quelqu'un de très dépendant, soit de votre servage, soit de votre obéissance, soit de vos efforts financiers. Calculez : entre le temps qu'ils vous consacrent et qu'ils vous font chèrement payer et ce que vous pouvez leur donner, il y a un abîme d'injustice et de questionnements !

De plus, voyez comment ces prophètes, eux, aiment à vivre très librement et en emprisonnant tous ceux qui sont leurs inférieurs hiérarchiques. Pour cela il faut que tout le monde soit à leur service, car ils prétendent se consacrer eux à des nobles tâches de direction au nom de Dieu et de l'Esprit, se prétextant alors au service de tout le monde, mais en ne faisant jamais que ce qui les distrait et les intéresse. Tous les grands clercs et les gourous du monde vivent impunément ainsi aux crochets de leurs disciples. Sans vous, en fait, ils ne seraient rien. Plus ils parviennent à vous faire croire qu'ils sont autonomes, plus leur dépendance est grande à de très pauvres vues. Plus vous travaillez beaucoup pour eux, moins ils partagent leurs moyens. Plus ils sont à l'écoute de vous, plus ils vous ont caché qu'ils sont exclusivement centrés sur eux. Et il est triste un jour de s'apercevoir que ces vaticinateurs, ces clairvoyants, ces Sibylles, ces égarés de la foi ne sont en réalité que des asociaux de faux recours, des paresseux dissimulés, des insensibles hypocrites qui vont s'avérer incapables à la fin, vous le verrez, d'aucune espèce de reconnaissance vraie. Car tous ces marchands de conscience flottent en définitive sur un nuage d'inflation psychique sur lequel ils se croient sans le dire les égaux de n'importe quel dieu. Alors pour l'emporter sur ces nouveaux dieux, demeurez simplement vous-mêmes, mais sans eux !

Les prophètes de malheur sont eux-mêmes des enfants de la foi, si tant est qu'on peut appeler de ce nom la croyance exagérée qu'ils ont en eux-mêmes plutôt qu'en la vérité de toute chose. Ainsi les entend-on volontiers prêcher l'amour universel tandis qu'en même temps ils s'excluent du reste du monde qu'ils méprisent, auquel ils ne veulent pas se mêler et dont ils se tiennent à distance.

Le prophète de malheur n'est pas un vrai prophète. Déchiffrer les esprits, subodorer l'invisible, pressentir l'inexistant, augurer du futur, s'imaginer être entré dans l'intelligence du tout ou être capable de prévoir l'apocalypse ou la fin du monde, ne sont que des façons très anciennes et redorées pour notre temps de se conduire comme un enfant qui veut se faire accroire qu'il existe autre chose que lui pour l'accompagner dans la vie et pour le soutenir. Le sage Homère a pourtant dit aux commencements de l'histoire : « Les dieux ne font jamais pour un homme ce qu'un homme peut faire pour lui-même ». Épicure, que nous avons cité, a dit la même chose, qu'on retrouve dans ses belles Sentences vaticanes : « Il est vain de demander aux dieux ce qu'on peut se procurer par soi-même », S.V., 65.

Tous ceux qui vous tiennent un pareil discours cherchent à vous éloigner en réalité de vous-même, de l'humanité et de son destin sur cette terre. Faciles à reconnaître, ils ont en fait plus besoin de vous que vous n'avez besoin d'eux, plus besoin de vos sous, que de vous-mêmes, de votre attachement à leur service que de votre autonomie ou votre liberté. C'est que, tous ces oiseaux de mauvais augure, sans vous ne seraient assurément rien.

Les prophètes de malheur inoculent dans votre cœur le doux poison qui vous fait penser supérieur aux autres en vous tenant un langage d'humilité, de don, d'amour désintéressé. Un tel narcissisme n'est pas d'un genre nouveau et a existé dans tous les siècles.

Ces gens-là ne voient pas qu'ils détournent les hommes du bon chemin, ni qu'ils gaspillent toute la vie des autres en pure perte, en nourrissant constamment chez ces derniers la même illusion qui les flatte quand ils se croient intimement supérieurs à d'autres en conscience et se pensent plus appréciés d'un Dieu. Ce faisant ils ne conçoivent pas que Dieu, ses anges, ses volontés et ses peines sont dits tous bien au-delà de leurs pauvres substances par l'ensemble des grands mystiques de la terre. Mais eux croient faire partie d'un tel univers invisible et, à la vérité, ils y sont bien accrochés, mais en imagination, de sorte que c'est aux hommes qu'ils sont devenus invisibles !

En fait, certains sont si engagés de l'avant dans la misère de leurs convictions, qu'ils ne peuvent plus désormais revenir en arrière sans devoir accepter que leur vie entière, ou presque, a été gâchée par ceux qui étaient parvenus jadis à les conditionner, qu'ils ont par leur vie prolongés, et dont ils n'ont jamais su se défaire. Les marchands de conscience sont eux-mêmes victimes des limitations de ceux qui les ont éveillés et qui les ont tenus à la fin dans cette absence de lumière. Ainsi vont tous les sectaires, les radicaux, les intégristes, les fondamentalistes de ce monde, marchant toujours plus de l'avant vers leurs illusions quand ils devraient revenir en arrière. Leur punition tient tout entière dans le détournement de leur vie au service des ombres.

Chers élèves, je suis heureux que vos formations vous aient presque tous garanti contre de tels écueils. Ainsi vous résisterez mieux au chant de ces Sirènes de ce nouveau millénaire. Oui, vous saurez mieux construire votre vie sur la vérité en poursuivant votre route avec plus de savoir et de sagesse. « Zilu, aurait demandé le Maître chinois à son disciple, veux-tu savoir ce qu'est la connaissance ? – Savoir qu'on sait quand on sait et savoir qu'on sait quand on ne sait pas, voilà la vraie connaissance ! » - Entretiens de Confucius. De toute évidence, les marchands de conscience ne savent pas cela.

Les sectaires, les faux illuminés, les fondamentalistes n'aiment pas les esprits critiques, pas plus que les dictatures n'aiment les philosophes. Ces esprits pour eux sont bien trop terre à terre pour qu'ils en acceptent la simplicité du réalisme. Ils ont trop besoin de se gausser d'être privilégiés au contact d'entités et d'idées abstraites pour redescendre vers vous avec un amour vrai. Ce qui les intéresse, c'est de s'emparer seulement de votre vie et non de vous laisser aller. Il y a une si grande contradiction entre la culture religieuse qu'ils possèdent et la réalité de leur comportement qu'il est assurément impossible qu'ils aient rencontré la vérité du monde. Ils lui ont préféré, de toute évidence, la vérité à ce qui les flatte et qui les tient si loin des occupations de tous les autres, quand bien même la vérité n'existerait qu'au milieu de nous tous.

Eux et leurs disciples, ils ont attaché leur vie au culte d'une personne, d'une idée ou d'une institution, dont ils prétendent qu'elles les libèrent, alors qu'ils sont absolument incapables de s'en détacher eux-mêmes. Voilà bien un paradoxe parfait. Ils vous conseillent, vous initient, vous dirigent, alors qu'ils sont eux-mêmes dépendants, incultes, profanes et égarés, cimentés dans une fondation dont ils dépendent tout entier, et qui, bien loin de l'esprit de ses origines, s'est, la plupart du temps, corrompue plus que jamais.

Reprenant les plus grands croyants de l'histoire du monde, les plus sérieux mystiques et les saints respectés, ils affirment que la nature et le mystère de leur Dieu sont si grands qu'ils existent bien au-delà des idées de l'homme, mais estiment très sérieusement, et du même souffle, qu'ils sont les seuls à en pouvoir vous en enseigner la nature et vous en révéler les secrets ! Mais en quoi Dieu, lui-même, aurait-il besoin de ces êtres pour vous approcher de lui-même ? Quand un dieu est un dieu, il fait ce qu'il veut. Il n'a que faire des intermédiaires, des initiés, des maîtres de conscience. L'intelligence naturelle suffit à le comprendre : comment les grands maîtres sont-ils devenus tels ? Voyez-vous, les faux prophètes ou les marchands de conscience profitent toujours du fait que vos désolations faussent vos conclusions.

Dans leur prétention d'être ainsi rentrés dans la pensée secrète des dieux et des esprits invisibles, ces prophètes d'un genre ancien, s'autorisent même à ne pas respecter les lois des hommes, l'honnêteté, la justice, le droit, l'équivalence, ils s'y soustraient en évoquant tous les motifs subjectifs du monde. Ainsi se soustraient-ils à ce qui fait l'ordre des choses et la vérité noble des hommes, sans lesquels, on le sait, plus rien n'aurait de sens.

Enfermés dans leurs châteaux de verre, leurs palais, leurs belles maisons, les prophètes de malheur, pour se maintenir dans leur statut et dans leur condition doivent obligatoirement poursuivre leur mission et exploiter les hommes assez incrédules pour les y encourager et pour les y maintenir. Ils ont besoin d'une main-d'œuvre de charité pour les nourrir et conservent pour eux les avantages qu'ils veulent.

Ils ne changeront jamais, et jamais ils ne s'en excuseront. Pour cela il faudrait qu'ils soient d'abord conscients de ce qu'ils font. Or ils croient, dans leur vanité manifeste, reclus dans les assemblées et les groupuscules, les cellules, les bureaux de leurs isolements, que l'asservissement de leurs disciples est un indicateur de leur charisme véritable, alors que ce

n'est, en toute fin de compte, que signe de pertes d'autonomie, de liberté vraie et d'indépendance d'esprit. C'est le poète Jacques Prévert (1900-1977) qui a écrit, et nous le citons ici bien à propos : « La meilleure façon de ne pas avancer est de suivre une idée fixe »...

En ces temps hypermodernes du troisième millénaire, les marchands de conscience pensent que le monde entier les hait parce qu'ils possèdent à eux seuls la science et l'avantage d'être sauvés; et ils auront raison. Sur ce point, au moins, ils rejoignent la vérité fondamentale des choses et ont un premier aperçu de l'indépendance d'esprit de la majorité des hommes. Car l'homme déteste par-dessus tout ce qui le diminue, ce qui cherche à le soumettre et à l'asservir à des causes indignes, des causes dans lesquelles, un jour ou l'autre, il ne trouve plus pour finir que de l'égoïsme, de la vanité, du nombrilisme, de l'artifice, de l'hallucination et, surtout, du mensonge.

Leur punition tout entière tient d'elle-même dans le don qu'ils ont fait de leur précieuse existence à la négation de leur être. Ils ne sauront jamais à quel point ils eurent pu être et connaître bien davantage, au-delà de ce qu'ils sont, de ce qu'ils disent être ou prétendent connaître. Il ne faut donc rien leur faire. Pourquoi le ferait-on ? La réalité de leur vie tout appesantie et souffrante s'en charge. Chacune de leurs fausses joies se noie tristement dans ce mélange d'angoisses qu'ils n'avouent pas à leurs fidèles. Dans leur aveuglement et la dépense de leur vie, qui s'égrènent pour rien au service d'une cause perdue d'avance, ils s'en vont vers la même et inévitable mort que nous. Quand ils seront eux-mêmes morts, d'autres les remplaceront sans nul doute. Pourvu que nous, et tous les autres, sachions comment les reconnaître !

C'est une vérité de Lapalisse que plus un maître prétend être fort, plus il y a de personnes pour le servir et le défendre. « Il y a des folies qui se prennent comme des maladies contagieuses » moralise La Rochefoucauld dans ses Maximes (Édition de 1678, Max. 300). Nous sommes loin ici de l'interpellation d'Emmanuel Kant, invitant les esprits des Lumières à se libérer de leur minorité adolescente. Ce doit être parce qu' « il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même » - La Rochefoucauld. Maximes, 132.

Ces vendeurs du temple seront assurément, croyez-le, très fâchés contre moi et contre tout ce que j'écris parce qu'ils s'y reconnaîtront immédiatement. Mais vous saurez mieux qui ils sont, car soit qu'ils passeront sous silence ces belles lettres, qui n'arrangent ni la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes ni le train-train de leurs affaires; soit que, pour les plus malins, ils vous les conseilleront, tout en vous assurant, bien sûr, qu'ils ont compris tout ça; mais vous saurez désormais pourquoi...

La valeur de la foi est proportionnelle à l'utilité qu'elle peut avoir pour les hommes qui l'ont, pourvu qu'elle ne leur serve jamais à asservir, dominer ou contrôler qui que ce soit. C'est une vérité presque banale. Or la foi, pour ceux qui l'ont, ne doit jamais tenir dans une certitude d'un invisible qui nous éloignerait de la réalité de l'homme lui-même, comme le disent en effet tous les prophètes et tous les saints des grandes religions, et naturellement ceux aussi qui n'ont pas la foi et qui misent au surplus sur l'homme lui-même.

Tous les dieux d'ailleurs n'aiment que les hommes qui aiment les hommes. Car ceux qui n'aiment que l'idée d'un dieu qu'ils se font – qu'importe leur religion - n'aiment en réalité personne. Et leur dieu ne les aime point. Il vaut mieux dans le monde des hommes qu'il existe enfin des hommes qui puissent aimer d'autres hommes.

Je ne sais pas si Dieu existe. Ça n'a pas tellement d'importance de toute manière, car, si c'est le cas, Lui ne paraît pas avoir tellement besoin de moi, et moi, de mon côté, je suis certain de ne pas avoir besoin de lui, étant donné que je vis sereinement avec le bonheur que j'ai puisé à même ma réalité. Je ne m'apparente plus à aucune philosophie ou religion en particulier. Je crois qu'il existe une vérité en chaque femme et en chaque homme qu'il nous faut respecter, et c'est bien la raison pour laquelle la définition de la vérité s'élargit à l'homme universel, à l'amour universel, au service universel. À quoi pourraient bien servir le dieu ou les dieux d'un seul homme, d'une seule communauté ou d'une seule religion ?

Les marchands de conscience ne changeront probablement jamais. Les confronter est vain; s'en venger est inutile. Que peut-on faire avec des esprits fermés et aussi imbus d'eux-mêmes si ce n'est de passer son chemin et aller de l'avant vers de meilleures personnes? « Prendre sa revanche contre ses ennemis crée une sorte de cercle vicieux. L'autre ne sera pas disposé à accepter votre vengeance – à son tour, il exercera des représailles, puis vous en ferez autant, et cela n'aura plus de fin - ». Dalai-Lama, L'art du bonheur. Chap. 10. Changer de perspective.

L'animosité, la haine, la violence sont des voies pour les esprits faibles qui ne désirent que des victoires à court terme sans comprendre un pareil cercle vicieux. Toutefois, le Dalai-Lama, dont on connaît bien l'esprit pacifique et non-violent, conçoit qu'à force de fréquenter ces imprudents, on s'exerce à la patience et à la tolérance si essentielles à la poursuite de la vérité. Prenez garde néanmoins à ce que, ce faisant, pour nos marchands de conscience, les épreuves de l'homme ne soient à nouveau qu'un signe de la grande justesse de leur échappée verticale ! C'est qu'ils interpréteront nécessairement la contagion comme une raison de plus pour vous de les rejoindre. N'y cédez point !

Je ne suis ni Socrate, ni Jésus, ni Krishnamurti. Je suis simplement un homme parmi les autres hommes. Mais, en ce troisième millénaire, je tente une prédiction qui est en même temps un espoir. Dans le monde en effervescence des Lumières Nouvelles, les attentes pyramidales de ces lumineux maîtres seront peut-être trop cupides, intéressées et insuffisantes pour gagner un grand nombre de cœurs. La transparence de l'information, la disponibilité des connaissances, la toile des réseaux sociaux peuvent aider à se défendre de leurs méthodes et de leurs extravagances. Quelles que soient les façons dont ils s'y prendront, il faut imaginer que la majorité des hommes et des femmes du monde hypermoderne seront de plus en plus à même de leur échapper s'ils exigent que ceux-là opèrent au grand jour. L'absence de transparence dont les faux prophètes font preuve est toujours un indicatif du mal qu'ils cachent, un symptôme de leur dérive. Et les tirer hors de la lumière, revient à ralentir ou à empêcher le foyer de leur éclosion.

Retenons alors à la fin que les marchands de conscience et les prophètes et prophétesses de malheur sont en définitive très reconnaissables : ce sont les plus inconscients du mal qu'ils font aux hommes.

Sans s'en rendre jamais compte, ils éloignent de Dieu ceux qui aiment vraiment Dieu et éloignent des hommes ceux qui aiment vraiment les hommes.

Ainsi, à la pleine clarté, ne soyez tous que vous-mêmes !

VINGTIÈME LETTRE

La quête du bonheur

L'homme est prêt à toutes les souffrances, tant qu'il peut y déceler un sens.

Victor Frankl, psychiatre.

Mes bons amis,

Une telle citation nous interpelle parce que nous voyons que la contagion en a privé une multitude parmi nous d'une large part de leurs moyens et de leurs santés mentale et physique !

Sans parler de la désorganisation sociale dans laquelle tout le monde s'est retrouvé, sans service de garde, sans école, sans collège, sans magasins, sans travail... et de toutes les conséquences terribles qui en ont résulté, des tas de confrontations au chômage, à la faillite, à la séparation, à l'abandon, à l'anxiété, à l'indigence, à la souffrance et à la mort ! Nous avons tous, à des degrés divers, connu ou observé cela au long de cette interminable crise. De plus, avec cet horrible décompte que nous faisons quotidiennement des personnes hospitalisées, en réanimation ou décédées, chez nous ou ailleurs dans le monde, il ne semble plus y avoir pour longtemps de bonheur possible pour personne !

Oui, quelque part au fond de nous-mêmes, au fil des jours, dans les moments de soupirs ou de larmes, nous nous sommes tous posé cette question : en ces temps troubles de contagion mortelle et de confinement collectif, un bonheur ici-bas est-il encore possible ? Mes bien chers élèves, je me rends à peu près compte par vos courriels et les sondages que nous faisons quelles épreuves vous traversez en ce moment au quotidien. Perte d'emploi, manque de fonds, instabilité émotionnelle, difficulté d'apprentissage et d'adaptation, soutien à la famille en difficulté, angoisse et poids du travail dans un service essentiel, assistance aux enfants, aux frères et aux sœurs, aux parents, aux grands-parents, voire aux amis et aux voisins. Tout cela est pénible et éreintant. Tout cela ajouté à la menace du temps qui est très anxiogène. Voilà que la crise vous a forcé à vieillir malgré vous-mêmes, à faire plus que d'habitude, n'est-ce pas, comme si vous aviez pris dix ans ? Et tous les plus âgés qui vivent de même dont toutes les responsabilités d'une vie déjà suffisamment stressante ont été exacerbées : réalisation coûte que coûte d'un équilibre du budget, soutien des personnes à risque ou âgées, garde des enfants agités, adaptation au travail à distance, charge des employés, réorganisation de la vente, prévisions de faillites, présence aux soins intensifs et absence aux décès. Où est le bonheur dans tout cela ? – C'est la guerre.

Je ne veux pas prendre une telle interrogation à la légère et je voudrais bien essayer de vous livrer ce que j'ai trouvé de plus éclairant sur cette quête du bonheur en dehors de ce que j'ai déjà dit dans mes autres lettres. Si la réflexion vous fatigue – je vous comprendrais ici – sauter à la lettre suivante. Dans celle-ci je vais m'appliquer plus philosophiquement à cette importante réflexion.

J'en suis revenu, un peu au hasard de mes lectures, je l'admets, à quelques auteurs qui nous ont offert à ce sujet des voies de solution intéressantes. Je vais vous les présenter et je terminerai avec quelques considérations plus personnelles. J'ai lu nombre d'hommes cultivés ainsi que les ouvrages sacrés de la plupart des religions (j'ai fait jadis mon doctorat justement dans ce champ : la philosophie des religions, ainsi que ma théologie). J'ai déjà trouvé dans l'heureuse habitude de ces lectures beaucoup de réconfort. Je vais essayer de simplifier mon exposé et les spécialistes me pardonneront sûrement ma précipitation et mon souci de vulgarisation. J'ai visé au plus tôt la diffusion sur le Net. Des amis me réclamaient déjà de lire mes lettres et votre sort me tiraillait.

D'abord, le choix de cette citation dont nous parlions du psychiatre Victor E. Frankl est loin d'être innocent. Il a été fait par le Dalai-Lama (1935-) lui-même pour nous initier à l'un des chapitres intitulé, « Trouver le sens de la douleur et de la souffrance » (chapitre 11) dans le livre qu'il a rédigé sur L'Art du bonheur, un ouvrage de sagesse édité pour la première fois en 1948. Il faut savoir que Victor Frankl est un psychiatre juif qui, au début de la Seconde guerre mondiale, avait refusé d'exécuter sur ordre des malades mentaux, et qui fut, avec toute sa famille, emprisonné par les nazis dans des camps d'extermination. À Auschwitz, où il a été déporté en 1944, il a observé le comportement des prisonniers qui parvenaient à s'en sortir le mieux. C'étaient ceux qui, contre toute attente, étaient les plus fragiles parce que, contrairement aux plus forts, face à l'absurde et au meurtre de masse, ils réfléchissaient à des raisons d'espérer et parvenaient à conserver l'idée de quelque sens à laquelle ils s'accrochaient encore. Frankl s'est fait connaître à la libération par ses travaux à l'Université de Vienne en tant que professeur de neurologie et de psychiatrie. Il a aussi réalisé en 1948 un Doctorat en Philosophie qui s'inspirait de ses constatations et dont il a discuté les idées essentielles dans son livre Le Dieu inconscient (1948). Or le Dalai-Lama a apprécié la puissance qui se dégageait des travaux de ce savant existentialiste. Il a écrit à ce sujet :

Frankl s'est servi de son expérience brutale et inhumaine des camps pour en retirer des vues pénétrantes sur la manière dont les gens ont survécu à ces atrocités. En observant de près ceux qui ont survécu, il a pu déterminer que la survie ne reposait pas sur la jeunesse ou sur la force physique, mais plutôt sur cette force qui découle de la volonté, et sur la faculté de trouver un sens à son existence et aux épreuves que l'on traverse.

De ces conclusions, Frankl a tiré une méthode qui a été appelée « logothérapie » visant donc à guérir les gens de leurs problèmes psychologiques en les aidant à retrouver le sens à accorder à leur vie. La logothérapie s'est répandue dans le monde où elle est encore pratiquée dans plusieurs écoles.

Moi-même, je n'ai pas choisi ces passages du Très Saint Tenzin Gyatso (le quatorzième Dalai-Lama du Bouddhisme Tibet) pour rien. J'ai voulu, mes chers amis, nous confronter avec ce qu'il y a de plus rude dans les expériences terribles de l'humanité pour savoir si des hommes avaient pu en définitive s'en réchapper en conservant une qualité de vie valable. Souvenons-nous que nous traversons un épisode qui s'apparente à sa façon à celui d'une guerre ou d'une sorte d'exil, accompagné d'une réelle menace de suppression touchant tout ce que nous connaissons : liberté de circulation, emploi, études, sécurité financière, liens sociaux, propriétés, ressources médicales, vivres, etc. toutes choses qui, une à une, perdent de leur sens dans la privation. Nous sommes presque en confinement comme si nous étions en prison, et si les morts ne s'amassent pas quand même autour de nous au Québec, il y en a beaucoup trop en comparaison de ce qui se passe dans une vie ordinaire.

La réponse apportée par Frankl est connue : elle propose par une analyse thérapeutique dite « existentielle » de libérer de l'inconscient de l'homme une force grâce à laquelle il entre dans l'action et assume son sens des responsabilités dans le monde. Le but du psychiatre viennois était donc de guérir ses patients de la névrose – maladie nerveuse provoquée par le refoulement en eux de leurs aptitudes – afin de les rendre conscients de ce que l'existence est « Responsabilité ». À la différence de la psychanalyse freudienne qui fait émerger de l'instinctif dans la conscience, l'approche existentielle de Frankl entend y faire monter une énergie libératrice capable de redonner à l'individu la force de s'engager dans l'action. Mais Frankl, ne croit pas, comme les psychanalystes jungiens, par exemple, qu'il existerait une forme de religiosité inconsciente en nous, ou même de « pulsion religieuse », et dénomme simplement « spirituelle » une tendance affective à rechercher un sens à sa vie d'homme. Si nous laissons de côté ici les débats de ces spécialistes pour savoir si Dieu existe ou non dans notre inconscient sous une forme ou une autre, ou n'y existe pas du tout, retenons juste que Frankl pense que chaque personne est habitée inconsciemment par une forme d'« énergie créatrice et prospective » dans laquelle elle peut toujours puiser la force de surmonter les obstacles, d'assumer ses responsabilités et de procurer ainsi un sens à sa vie – Victor Frankl – Le Dieu inconscient (Der unbewusste Gott, édition originale de 1948).

En termes simples, le psychiatre viennois - qui ne croit ni à l'instinct érotique de Freud et à son image d'un Dieu Père refoulé (Dieu n'existe pas, c'est l'Image du Père), ni à celle de Jung qui concevait à l'opposé une source religieuse inconsciente liée à Dieu par la porte des songes (l'image de Dieu en nous est causée par Dieu Lui-même) - pense juste que l'homme est simplement frustré dans sa vie de ne pouvoir rencontrer une plénitude de « sens » dans ce qui lui arrive. Il développe alors à ce sujet une sorte d' « inquiétude du cœur », inquiétude qu'il ne peut calmer qu'en s'engageant résolument dans la bataille de l'existence en trouvant un sens à ses activités. Mais Frankl, s'il se distançait des religions traditionnelles, croyait en un Dieu

qu'il plaçait au-dessus de l'homme, au-delà de toutes les images que nous en donnent les religions.

Enfin, l'originalité de Frankl tient sans doute dans son idée de « religion personnelle ». Et pour ceux qui se demandent si un dieu peut procurer quelque sens à notre existence, on peut ajouter cette précision : à un journaliste qui lui demanda s'il croyait qu'on se dirigeait vers une « religion universelle » à laquelle tout le monde finalement adhérerait, Frankl répondit que nous allons au contraire « vers une religion personnelle – une religion profondément personnalisée, une religiosité qui permette à chacun de trouver son langage propre, son langage personnel, le langage qui n'appartient qu'à lui, quand il s'adresse à Dieu ». Cependant, l'idée n'excluait pas non plus le fait que « toute religion peut, de même, lui permettre de trouver le chemin de Dieu – de l'unique Dieu », Ibid., Présentation. Mais la conclusion est qu'il est possible à un être humain de procurer à sa vie un sens transcendant, un sens qui le dépasse, à la condition de pouvoir mettre en œuvre cette force créatrice qui l'habite. Le bonheur résulte alors de ce que l'engagement responsable que l'on prend, tout en pointant vers Dieu, remplit assez notre existence pour qu'on devienne heureux.

Je pense que ce sont ces idées-là de « religion personnelle » et de responsabilité dans l'engagement qui ont plu au Dalai-Lama chez Frankl. Les deux hommes ont souffert des atrocités de la guerre. Le premier au Tibet, des suites de l'invasion chinoise et de l'exil, le second dans les camps de concentration allemands où il fut privé de tout et confronté à la mort. Chacun d'entre eux s'est construit sa pensée selon sa culture et ses expériences.

Si vous pouviez, paraît-il, interroger le Dalai-Lama sur la question de savoir s'il est heureux ou pas, il vous répondrait à coup sûr par l'affirmative. Mais le Dalai-Lama est le chef spirituel du bouddhisme tibétain, et en particulier du Guélougpa, l'une des quatre écoles du bouddhisme originel qui regarde dans les désirs et les passions du Moi de l'homme la cause de sa souffrance et celle de sa privation de bonheur. J'ai pigé chez le Maître Shunryu Suzuki, un initié à la forme du Bouddhisme zen, cette observation éclairante : « Être humain, c'est donc être un Bouddha. Nature de Bouddha n'est qu'un autre nom pour dire nature humaine, notre vraie nature humaine ». Op.Cit. En somme tout bouddhisme cherche ce que l'homme peut reproduire de l'exemple du Bouddha lui-même, étant donné que le Bouddhisme est en définitive une religion sans Dieu. Par suite, le bouddhisme du Dalai-Lama s'inscrit dans une démarche volontaire nourrie de réflexions continues qui s'associe notamment une très longue pratique appelée Tong-Len. Je vous en fais un résumé démagogique qui, je l'espère, ne choquera personne.

Le point de départ de l'apprentissage qu'il propose est le mental. D'une part, l'esprit que nous possédons nous suffit comme seul équipement pour pouvoir rechercher le complet bonheur. D'autre part, il existe dans le monde un principe de cause naturelle que le bouddhisme reconnaît comme étant à l'origine de tout ce qui existe à l'extérieur comme à l'intérieur de l'homme. Pour faciliter sa quête du bonheur, il s'agit de se concentrer sur les causes de nos émotions et de nos comportements négatifs et de faire barrage à l'intérieur de nous à leur influence. Par exemple, « si l'on désire le bonheur, (...) et, si l'on ne désire pas souffrir, il faut

s'écarter des sources de la souffrance. Ainsi, dit-il, il suffit de passer en revue tous les états mentaux que nous connaissons pour les classer en fonction d'un seul et unique critère : mènent-ils ou non au bonheur ? ». C'est assez technique et ça requiert une certaine discipline mentale : il s'agit d'analyser chacun des états qui ne peuvent pas nous rendre heureux, puis de remonter à leur cause et de comprendre que celle-ci, quand on lui donne libre cours ne peut nous rendre heureux, ni rendre les autres heureux. « Prenons par exemple la jalousie ou la colère : il est clair que ces dispositions d'esprit détruisent le socle mental du bonheur. Il suffit de nourrir de l'aversion ou de la rancune, de se gorger de haine pour que tout le monde vous paraisse inamical ou hostile, ce qui fait la part belle à la peur, à l'inhibition, à l'impression d'insécurité et au repli sur soi ». Il est vrai que c'est bien la haine qui alimente toutes ces émotions négatives. « Au contraire, poursuit le Dalai-Lama, la gentillesse et la compassion sont salutaires ». Mais l'on peut sans doute se demander comment cela peut arranger les choses pour de vrai dans la vie. Les réponses deviennent alors plus lumineuses : « Si la compassion, la gentillesse et l'affection vous animent, du même coup cela vous donne la clé de votre serrure intérieure et vous communiquez bien plus facilement avec les autres. La chaleur humaine permet l'ouverture. Vous découvrez que tous les êtres humains sont comme vous tout simplement. Et il vous est bien plus facile d'instaurer une relation ». Ibid., Ch. 3. Exercer l'esprit au bonheur.

Donc, selon le Dalai-Lama, il s'agit de cultiver les états émotifs positifs (amour, compassion, tolérance, justice, etc.) et de rejeter les négatifs (haine, indifférence, intolérance, injustice, etc.) pour marcher sur la voie du bonheur... Bon, c'est peut-être possible, en y travaillant avec une certaine volonté sur soi, mais cela, me direz-vous, ne vaut que dans la vie courante, soit par rapport à nous-mêmes, soit par rapport aux autres. Ça ne résout en rien, il est vrai, le problème des malheurs produits par un événement extérieur tel que celui de la contamination virale qui affecte tous nos continents.

Le Chef spirituel du Tibet nous assure que son bouddhisme a prévu ça. Il écrit : « Souvent, la souffrance semble dénuée de signification, paraît frapper au hasard, aveuglément : à partir de là, comment y trouver quoi que ce soit de positif ? » Ch.11. Il est difficile en effet de réfléchir à un sens au-delà de la souffrance causée par une infection des poumons, la faillite de son entreprise, le décès d'une personne aimée qui nous était si proche... La chose est arrivée, elle nous est tombée littéralement dessus, c'est horrible; et l'on ne peut rien y faire. C'est difficile, mais le Dalai-Lama croit tout de même qu'à l'aide d'une réflexion attentive, on peut trouver une signification et une valeur à notre souffrance. Cette possibilité est issue d'une pratique déterminée et constante. Notons au passage que si l'on ne peut se débarrasser de la douleur – qui est une chose physique – on peut toujours agir sur la souffrance mentale qu'elle entraîne. Ce qui est déjà pas mal. Il donne de bons exemples, tels que celui de Martin Luther King : « Ce qui ne me détruit pas me rend plus fort » ou encore du poète William Wordsworth : « Une détresse profonde a humanisé mon âme ».

Sur le coup, je repense à Jean-Jacques Rousseau, lequel ayant été molesté par ses pairs en son siècle, s'est retiré vers la fin de sa vie pour rédiger ses Rêveries d'un promeneur solitaire.

À mon avis, s'il n'avait pas été théiste, il aurait fait certainement un bon bouddhiste, si l'on en juge à ses propos : « L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux ». Et parlant des doux moments et des plaisirs intenses qu'il avait enfin trouvés dans ses rêveries : « Ces ravissements, ces extases que j'éprouvais quelquefois en me promenant ainsi seul étaient des jouissances que je devais à mes persécuteurs : sans eux je n'aurais jamais trouvé ni connu les trésors que je portais en moi-même ». Plus fort encore, il semble que Rousseau ait été à même de distinguer les derniers degrés de ces plaisirs de la vie d'un état de sagesse dans lequel l'être humain trouve sa plénitude.

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entier; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide quelle sente le besoin de remplir.

Cinquième promenade.

On peut être stupéfait de pouvoir rapprocher ce philosophe occidental du XVIII^e du quatorzième descendant du 1^{er} Dalai-Lama, émanation du Bodhitsattva de la Compassion, et pourtant, Rousseau a bien conclu : « Je sais et je sens que faire du bien est le vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter ».Ibid., Cinquième promenade. On en revient à la nécessité d'un retour sur soi-même et sur la pratique nécessaire de la compassion.

La pratique du Tong-Len – autrement nommée « donner et recevoir », si elle ne soulage pas des maux physiques, atténuée en tout cas les anxiétés qui l'accompagnent, sans compter que le fait d'endurer la souffrance se retourne en un contenu mental positif : « votre souffrance revêtira une signification nouvelle, en servant de base à une pratique religieuse ou spirituelle » (en caractère gras dans le texte de 1998). Son interlocuteur, Howard Cutler, qui le questionne

dans ce livre, précise : « Le Dalai-Lama y insiste : une authentique transformation intérieure exige un effort soutenu (...) une croissance et une maturation lentes. Il croit dans le formidable pouvoir de l'esprit (un pouvoir presque illimité) mais d'un esprit au préalable systématiquement exercé, concentré, un esprit trempé par des années d'expérience et de raisonnement solidement charpenté ». Et de conclure que si les mauvaises habitudes mentales ont pris du temps en nous à s'installer, il faut aussi du temps pour s'en débarrasser. « Détermination, effort et temps : ces ingrédients essentiels sont incontournables. Tels sont les réels secrets du bonheur ». Ibid., En résumé, l'art du bonheur de ce Maître bouddhiste nous invite à la compréhension des causes les plus certaines de bonheur pour qu'elles puissent ensuite servir de fondements aux priorités de notre vie, lesquelles tiennent toutes dans d'éminentes qualités humaines : amour, tolérance, compassion, indulgence, etc.

Nous réfléchissons toujours à la façon de trouver le bonheur en nous et dans cette humanité au beau milieu de cette crise. Je me suis engagé avec vous dans une bien longue explication ! Pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude de ces exercices intellectuels, naturellement, ce ne doit pas toujours être facile à comprendre.

L'explication suivante du bonheur le sera peut-être plus. Elle est d'un autre genre, parce que plus empirique. C'est celle de l'utilitarisme prêché par le sympathique juriste, philosophe et politicien anglo-saxon, John Stuart Mill (1806-1873). Très simple. Au départ, les réflexions des philosophes précédents sur la valeur des vertus métaphysiques ou religieuses telles que la justice, la prudence, l'amour, la sagesse, tout de même que des idées aussi abstraites que le Bien ou le Mal, paraissent très peu terre à terre aux utilitaristes. Ces empiristes privilégient en tout l'« utile » et, à les entendre, leurs arguments démontent tout ce qui s'est dit avant eux : le sage cherche la sagesse non pour elle-même mais pour son utilité. Être vertueux ne signifie pas qu'on ne peut se tromper : l'enfer est toujours pavé de bonnes intentions. Les morales antiques sont centrées sur le bonheur individuel quand l'utilitarisme recherche ce qui est utile pour tous. Il faut donc prendre un autre chemin plus assuré. Lequel ? Selon eux, à dire vrai, l'humanité n'a jamais connu que deux maîtres très concrets : le plaisir et la douleur. Il n'est donc qu'une seule façon de réaliser le bonheur, c'est de choisir tous les comportements qui apportent le plus de plaisir et de rejeter tous ceux qui génèrent de la douleur. Mais comme on ne peut non plus ne s'occuper que de son propre plaisir sans sombrer dans un certain égoïsme, encore faut-il choisir des comportements dont on calcule qu'ils apportent au plus grand nombre le plus de plaisir possible et le moins de douleur qui soit. C'est assez simple, si ce n'est naturellement qu'il faut continuellement réfléchir aux conséquences de ses actes pour voir s'ils rentrent en conflit ou non avec ces objectifs. On reconnaît ici certains choix politiques ou économiques !—Est-ce là tout ? — Oui. Il n'y aurait, en gros pour les utilitaristes — en dehors de quelques autres subtilités, bien sûr, qui nous importent peu ici — pas d'autre manière pour construire le bonheur de l'individu ou de l'ensemble des populations. Il s'agit juste de trouver the Happiness pour le plus grand nombre, et le tour est joué ! Un exemple : le choix de larguer la bombe atomique sur Hiroshima a été fait pour mettre définitivement un terme au prolongement d'une guerre qui aurait encore pu entraîner la mort de milliers de soldats

américains, anglais et même japonais. Cet exemple est grossier et horrible, mais il est à peu près juste.

Et John Stuart Mill de nous donner une définition simple du seul bonheur possible : qui « n'est pas une vie d'extase, mais seulement des moments de cette nature, dans une existence faite de souffrances passagères et de plaisirs nombreux et variés, avec une nette prédominance de l'actif sur le passif, sachant que la base de tout cela est qu'il ne faut pas attendre de la vie plus qu'elle ne peut donner. Une existence ainsi composée a toujours paru, à ceux qui ont eu la fortune de pouvoir la vivre, mériter le nom d'existence heureuse » - L'Utilitarisme, ch. II. . Tel serait donc pour ces Anglo-saxons, la définition du bonheur : la comparaison dans la vie entre plaisir et douleur, où le premier devrait toujours l'emporter dans nos choix contre la seconde et toute sa peine, pourvu que ce soit pour le bonheur de tous.

Je ne veux pas aller plus loin entre ces deux extrêmes. D'un côté, l'idéal des sagesse anciennes – dont j'ai déjà beaucoup parlé, vertu d'amour ou de compassion, de tempérance, de prudence, de justice, de courage, de générosité ou de charité ; ou d'un type religieux particulier avec incarnation de ces mêmes qualités mentales par le rejet des causes opposées et bien identifiées en soi-même (méchanceté ou haine, impatience, impulsivité, inimitié, lâcheté, cupidité ou envie, etc.). D'un autre, l'expression pure et simple d'un principe pratique : le bonheur de tous, ou du plus grand nombre; la douleur de peu ou de personne.

Enfin, comme il importe d'être heureux tout au long de son existence et de ne pas faire exprès de se vouloir du mal lorsque celle-ci s'achève, j'aimerais citer ici Sénèque (-4 à 65), le penseur romain, lequel avait déjà prévu au Ier siècle tous nos arguments en faveur de l'aide à mourir et au droit de le faire dans la dignité, quand il a écrit : « Quand on a le choix entre une mort accompagnée de tortures et une mort simple, commode, pourquoi ne pas s'adjuger cette dernière ? Je choisirai le navire sur lequel je dois embarquer; la maison où je dois loger : je ferai de même pour ma mort quand je m'en irai de la vie. J'ajoute que, s'il n'est pas vrai que la vie la plus longue soit toujours la meilleure, il est bien vrai que la pire des morts est toujours celle qui se prolonge ».-Lettres à Lucilius, Livre huitième. Le bonheur vrai devrait pouvoir durer aussi longtemps que le permettent les conditions de la vie.

Si je devais enfin, moi-même, répondre à la question de savoir si j'ai pu trouver le bonheur dans la crise, je vous dirais aussi que oui. Je l'ai été dans la mesure où j'ai été saisi et dominé par l'enthousiasme du don dans lequel je me suis jeté en commençant à rédiger ces lettres. Je l'ai encore été même dans une condition aussi éprouvante pour le moral que celle de la plupart des gens, alors que j'étais soumis à la privation, à l'isolement, à l'inquiétude d'une réadaptation à mes conditions de travail, au stress lié à ma charge professorale. Mais j'ai clairement conscience toutefois que j'ai échappé, cette fois, à des malheurs bien pires et qui en ont frappé d'autres davantage que moi. Alors, oui, à part ça, je pense que j'ai trouvé, c'est bien vrai, un certain bonheur dans ces expériences.

Je sais. Je suis égal à moi-même, comme dans les corridors, comme en classe, alors que je vous vois sourire à mon arrivée et que je vous lance, qu'importe mon état, un joyeux et très naïf : « Hello ! Bonjour tout le monde ! ».

Comme le disait un sociologue français, après avoir étudié beaucoup de définitions du bonheur : « le bonheur est le fait d'aimer sa vie; être heureux dans l'instant n'est qu'une émotion » - Gaël Brulé, 2019. J'aime beaucoup ma vie ! Depuis quelques années, vous savez, je ressens une espèce de vraie joie. Elle s'est creusé un nid en moi au fil du temps. Je l'ai bien couvée ! Cela est dû à ma découverte de ma propre vérité, qui est en fait la vérité de tout homme, la seule qui puisse donner un sens certain à sa résilience; c'est que : « Celui qui est serein n'est un poids ni pour lui-même ni pour les autres ». - Épicure, Sentences vaticanes, 79. Car même quand je souffre, si je suis serein avec vous, que je vous rends heureux, je redeviens heureux moi-même.

En toute circonstance, aujourd'hui, sauf si c'est trop difficile, essayez d'être d'abord heureux ! Si vous n'y parvenez pas, rendez heureux quelqu'un d'autre, il se peut fort bien que cet amour de l'autre vous procure beaucoup de joie !

Et puis, Confucius a bien dit : « Tous les hommes pensent que le bonheur se trouve au sommet de la montagne, alors qu'il réside dans la façon de la gravir ».

Je vous laisse à votre joie !

VINGTIÈME-ET-UNIÈME LETTRE

La vérité de l'homme

Si on vous donne le choix entre
avoir raison et avoir du cœur, ayez du cœur !

Anonyme.

Chers et lointains élèves,

Il y avait longtemps que je n'avais été pas été aussi enchanté ! J'ai été au bout de ma vérité et ce faisant j'ai rejoint celle des autres hommes ! « Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes » a observé pertinemment La Rochefoucauld au XVIIe siècle, dans l'une de ses Maximes (Édition de 1678, Max. 345). En me cherchant moi-même, dans ce drame que nous vivions ensemble, j'ai été bien plus proche de vous que je ne l'avais d'abord imaginé. Certes, la vérité de tous les hommes est toujours plus grande que celle de l'homme individuel !

Mais je me sens très bien d'avoir suivi ce chemin à votre rencontre en ces temps éprouvants et si exceptionnels ! Tout le temps où j'ai pensé à vous m'a rempli d'une immense énergie et m'a procuré dans l'épreuve un très grand bonheur ! Je me sens honoré d'avoir enseigné à un si grand nombre d'entre vous, non seulement en ces temps-ci, mais tout au long de ma vie. À combien de milliers d'élèves de tous âges ai-je bien pu enseigner en près de trente ans ? Je vous ai tant donné et, en donnant, j'ai tellement acquis ! Plus je vous ai donné et plus j'ai reçu ! C'est très émouvant, vous savez ! Avec vous, j'ai vraiment gagné à la loterie ! Je suis conscient que je vous dois à tous une grande part du sens de mon existence. Anciennement, je crois, on aurait appelé ça : la vocation. « La vocation, c'est l'énergie d'un homme poussée à son maximum », aurait dit, il me semble, le Président français, Valéry Giscard d'Estaing, si je me souviens bien de sa définition !

En m'adressant à vous en même temps qu'aux autres citoyens du monde, toute l'énergie, tout le travail, toute la fougue que j'ai pu mettre dans ces nombreuses lettres m'ont aidé à y voir plus clair en moi-même et sur les événements terribles que nous traversons. Par l'écriture, j'ai joué au demiurge en mettant un peu d'ordre dans l'argile difforme de cette tragédie et je l'ai prise pour ce qu'elle est, au-delà des maux qu'elle nous fait subir, c'est-à-dire une dure leçon de vie. Je ne suis pas le seul à le dire. Avant tout ça, nous pensions tous savoir ce que c'était que la vérité. Or la pandémie nous a révélé une vérité autre, toute pleine de vérités.

Or quelle est donc enfin cette vérité ? Vous m'avez lu et vous m'avez vu faire. À plusieurs reprises, dans mes lettres précédentes, je me suis efforcé de cerner ce que j'entendais par cette vérité qui nous est tombée dessus. Je la sentais confusément tenter de se dire dans la bouche des femmes et des hommes qui se débattaient et qui espéraient autour de moi. Je l'ai entendue dans la voix des élus, des journalistes, des penseurs s'exprimant sur l'urgence de saisir cette occasion de donner une direction autre à notre monde financier, hospitalier, commercial, technologique, informatique, comme au modus vivendi de nos sociétés, à l'exploitation des

hommes et des richesses, à l'exploitation de tout ce qui compose notre environnement, toute sa biodiversité et toutes ses ressources naturelles. Je l'ai senti encore dans la démesure de l'effondrement qui a contraint les citoyens du monde entier à changer drastiquement pour procurer un sens complètement autre à notre existence collective, continentale et planétaire. Quelque chose d'une force extraordinaire qui, en usant de ce ridicule et impitoyable virus, avait ainsi renversé l'ordre de notre monde et imposé à notre conscience collective un « avant » et un « après », un « urgent » et un « inutile », un « comptabilisé et un oublié », un « libre » et un « obligatoire ». Tous les référents habituels de la pensée ayant été bousculés et métamorphosés, comme ça, brusquement, du jour au lendemain ! Enfin, je l'ai devinée par-delà l'évolution elle-même, comme en faisant aussi partie, à la manière peut-être d'un Ying et d'un Yang ou d'un ensemble d'oppositions sans fondement métaphysique, cherchant en tâtonnant son chemin entre la réalité des hommes et celle de l'Histoire. Et je l'ai accueillie dans la gloire et la beauté indescriptible des gestes accomplis.

Oui, je me suis tendu, je me suis porté vers cette vérité, en pourchassant, en traquant tous les mots qui pouvaient la traduire. Et je sais qu'il est des moments où, pour pouvoir la vociférer, il m'a aussi fallu recourir à la métaphore, au symbole, à l'envolée littéraire ! Tout de même qu'il en est d'autre où j'ai joué à l'apprenti savant, fait œuvre de philosophe, d'historien, de psychologue ou de théologien. J'ai usé de tous les ressorts que m'a fournis, ou presque, ma culture, y compris de façon contradictoire de ceux de mon inconscient. Et pourtant, à la fin, cette vérité me débordait encore.

Je ne crois pas que ce soit nécessairement là la création d'une force invisible. En même temps, je sens, très intuitivement, qu'elle soutient un élan qui passe ma pensée et qui appartient en même temps à la pensée de tous les hommes. Voilà ce que j'ai appelé « la vérité de l'homme ». Rien d'autre.

Lorsque les hommes oublient cette vérité qui est en eux, ils la placent ailleurs, dans les cieux. Mais les dieux sont faits pour vivre au cœur des hommes et non dans ces cieux si vides ou ces espaces si éloignés qu'on leur a imaginés. Un dieu n'a de vérité que dans le cœur des hommes et de réalité que dans leurs actions.

Il existe bien sûr toutes sortes de vérités. Mais cette vérité n'est pas une de ces vérités qu'on apprend facilement tous les jours. Celles-ci ne sont que des produits en définitive assez banaux de notre intelligence : la mesure d'une table, l'observation de la neige qui fond, la nature d'un prélèvement sanguin, l'instauration de mesures d'aide économique aux entreprises et aux industries, le rationnement d'une distribution, ou la déclaration d'une loi sur le « déconfinement » et le retour progressif à un ordre des choses très attendu. De telles vérités, certes, ne sont pas négligeables; toutefois elles demeurent encore trop en surface pour pouvoir expliquer à elles seules le sens et la marche du temps ou pour soutenir un homme dans ses épreuves ultimes.

En d'autres mots, la vérité n'est donc pas que l'adéquation de l'esprit avec les choses – Saint Thomas d'Aquin (1228-1274) ou que la description objective et quantitative de la simple réalité des faits – Claude Bernard (1813-1878). Quoiqu'elles soient d'une grande importance

pour toutes nos expertises, en science en général, en médecine, en économie, en politique, etc., nous venons de l'expliquer, de telles vérités ne suffisent pas à donner un sens à tout ce que l'on vit. Mais la vérité vraie, elle, qui n'est ni pléonasme ni pétition de principe, celle qui procure une signification plénière à notre existence, celle qui déborde l'emploi de nos définitions, celle qui naît du dépassement des hommes, c'est celle qui tient à la faculté de procurer un sens à ce qui n'en a pas. Et c'est de cette vérité que nous avons le plus besoin aujourd'hui. Cette vérité est celle de l'homme et de tous les hommes.

La vérité de l'homme est celle du service, du sens et de l'amour. Tout ce qui fait grandir et vivre.

Or, cette vérité-là, qui est bien plus profondément celle de l'expérience de la vie humaine, davantage que le fruit de notre spéculation et de notre expérience personnelle et habituelle, est bien la seule qui nous motive suffisamment, instinctivement, en nous précipitant vers l'avant à la véritable rencontre de nous-mêmes. Indicible, révolutionnaire, puissante, elle nous insuffle l'idée d'une conduite qui nous transporte au-delà de nos égoïsmes, de nos intérêts, de nos passions ou de nos cupidités, de nos rêveries, de l'objet de nos croyances éclatées ou contradictoires. Certes, elle est difficile à cerner, à traduire en mots, à conceptualiser clairement et distinctement, entendu qu'elle rayonne partout en nous et autour de nous, et se veut « devenir des hommes ».

Dans cet état d'urgence quasi permanent, notre point d'appui est dans la zénitude. Cette dernière demeure notre ancrage le plus profond, le mieux enfoncé pour résister à tous les ouragans. Car ce n'est pas assez d'être fort, volontaire et déterminé, il faut savoir également pénétrer le sens des événements et démontrer de la tolérance à l'endroit des hommes qui souffrent, c'est-à-dire en saisissant leur vérité profonde. Ce n'est d'ailleurs que de cette manière, dans cette compréhension, que la vérité rallie tous les hommes autour d'elle et obtient leur assentiment.

C'est cette vérité même que Camus discerne à la fin de sa description de l'épidémie de la peste et qui est celle « simplement qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser » - La peste, page finale.

La vérité vraie - car il en est bien des fausses comme celles que nous avons dénoncées plusieurs fois - ne peut naître que du don généreux des hommes les uns envers les autres. Cette vérité-là permet en particulier, parce qu'elle cherche à s'étirer vers de plus hauts sommets, de s'éclairer en donnant du relief et de l'amplitude à ce qu'on interprète toujours au départ comme étant inacceptable et révoltant. C'est la vérité qui nous sort de l'épreuve de la pandémie dans la mesure où elle donne à chacun d'entre nous une signification véritable au décompte des jours. Elle est le sens de la lutte du père et de la mère, celle du gouvernant et celle du citoyen, celle du commandant et celle des subalternes, tous unis dans une même action. C'est elle qui fait réagir toute l'humanité. Et elle est tellement forte que les compulsifs se surmènent, que les politiques se démènent, que les créateurs créent, que les sportifs se déchaînent, que toutes les sociétés bougent, se secouent, partout en même temps. C'est la vérité qui est à la fois instinct de survie, création de solutions, planification d'avenir, redistribution... celle qui a le pouvoir

d'ébranler un monde humain comme jamais auparavant dans l'Histoire de l'homme. Voyez cela dans tout ce qui nous arrive !

La vérité de l'homme est plus grande que sa pensée. La vérité de l'homme ne se pense pas : c'est elle qui nous fait penser et qui fait éclater tous les objets de notre intelligence quand elle nous redirige vers la réalité ou le rêve d'un monde nouveau. La vérité de l'homme est impensable par un seul homme, parce qu'elle est la vérité de tous les hommes ensemble, roulant son train et sa révolution par-dessus les ans, les siècles, les millénaires. Parce qu'elle est vérité de l'Histoire entière, de notre Histoire.

Jamais dans le but mais toujours dans la marche, son sens se construit dans notre mouvement, car il ne faut pas la voir devant quand elle est enfin, à tout instant, en train maintenant et toujours de se faire. Elle se cherchait jadis à travers et dans toutes ces quêtes incertaines, fascinantes et merveilleuses à la fois, du changement d'Homère, du devenir de Zénon, de la Nature d'Épictète, de la durée de Bergson, de la Volonté de Schopenhauer... tout l'élan d'une création lancée à pleine vapeur dans l'éternel présent de la lecture. Nous sommes davantage portés par elle que nous ne le pensons. Mais nous la lisons dans ses constructions dernières. Elle a toujours existé avec tous les hommes. La vérité de l'homme est plus éternelle que l'épisode éphémère d'une seule contagion !

À quoi se voit-elle ? À travers tous nos dons. C'est la vérité manifeste derrière tout service. C'est la vérité du don; non pas celui, tel un sacrifice qu'on ferait pour des dieux abstraits afin qu'ils réalisent nos quatre volontés; non pas le sacrifice ni ais des maintes idéologies qu'on évoquait jadis pour nous faire sentir coupable et nous manipuler, mais un service dont la surpuissance donne à l'homme le pouvoir de terrasser tout mal, de précipiter le cours de l'histoire et de ramener la tranquillité de l'ordre établi. Il s'agit, c'est incroyable, de ce qui sous-tend le mouvement spontané de tant d'individus, de tous ces peuples, de tous ces continents du monde vers la sortie de la crise mondiale. Car cet esprit de vérité apparaît dans l'histoire lorsque les hommes, malgré eux, doivent réagir de façon surhumaine aux conditions du temps, c'est-à-dire aux coups que leur porte ici une infortune acharnée et aveugle, et qu'ils sont bien forcés d'abandonner leurs divisions d'antan pour marcher de l'avant, se soigner et survivre. C'est une vérité qui dit : voyez comme vous étiez choyés avant et comme vous ne le saviez guère ! Voyez ce dont vous êtes maintenant capables !

Il a toujours existé dans l'Histoire de ces événements inattendus et considérables qui, telle l'irruption d'une menace inconnue, comme celle de l'apparition d'une molécule à portée atomique, font naître en l'homme des vérités qui sont bien plus grandes que lui. Notre heure n'avait jusqu'ici tout simplement pas sonné, c'est tout. La voici ! Ne l'appelle-t-on pas non plus l'heure de vérité ? Mais pour qui est-elle ? La vérité de l'homme est la vérité de cet homme singulier et la vérité de cet homme singulier est la vérité de tous les autres hommes. Il n'y a que les mauvaises gens d'avant qui n'ont jamais rien compris à cela en voulant faire de la vérité une chose confinée.

Car une telle conduite a la vertu de nous attacher aux priorités de la vie et d'aimer les autres avec plus de réalisme et de modestie. Dans une lettre qu'il écrivait à son amie Rinette,

Saint Exupéry affirmait : « J'aime les gens que le besoin de manger, de nourrir leurs enfants et d'atteindre le mois suivant ont lié de plus près à la vie. Ils en savent plus long ». Il les comparait, lui disait-il, aux gens du monde qui manquent de réalisme et qu'on entend discuter partout des sujets du temps. « Vous constaterez que (ces) gens, s'ils cherchent à augmenter leur mémoire, leur connaissance, leur adresse verbale ne cherchent presque jamais à cultiver leur intelligence. Ils cherchent à raisonner juste mais non à penser juste. Ils confondent » - Lettre à Rinette. Printemps 1925. C'est de cette façon-là qu'on passe par-dessus ce qu'est la vérité des hommes. Qu'on oublie leur belle et fabuleuse simplicité.

Une statistique, par exemple, à elle seule n'a pas de sens humain. Le traumatisme vécu par la mort de quelqu'un si. Une épidémie de grippe espagnole a un sens très lointain, mais celle d'un coronavirus peut immobiliser le monde entier par sa réalité. Il n'y a de vérité que dans l'instant qui est, qu'elle soit petite ou grande, tout le reste est inconcevable et ressemble à un Krash boursier absolument imprévisible. La vérité immédiate est en l'homme immédiat. C'est le propos de toute sagesse. Horace l'a dit : Carpe diem !- Odes.

Ce n'est évidemment pas, non plus, la vérité des marchands de fausse conscience. Ils sont du monde et non d'ailleurs, flottant dans la vanité de leurs espaces trop imaginaires, de leurs amis psychiques ou de leurs paradis égarés, de leur alchimie réservée, de leur terrorisme malade, de leur église hypocrite, de leurs sectarismes si désireux de corrompre la culture originale des peuples.

La vérité demeure toujours plus grande que l'homme; pour la vivre tout entière il faut se dépasser, s'élever au-dessus des mensonges, des demies -vérité, des idéaux mal présentés et détournés de leurs plus belles causes. « Prenons donc pour guide, conclut le sage Socrate dans Le Gorgias, la vérité qui vient de nous apparaître et qui nous enseigne que la meilleure conduite à suivre est de vivre et de mourir en pratiquant la justice et les autres vertus ».- Platon.

Comme un Droit de l'Homme, la vérité de l'homme est inaliénable et imprescriptible, car c'est La Vérité de tous les Hommes sur ce qui arrive en réalité, ce qui leur appartient de nature à cause de ce qu'ils sont et des événements qu'ils doivent traverser. Comment pourrait-il en être autrement ? Il n'y en a pas de plus authentique, de plus profonde, de plus sensée. Nous faisons mieux que d'en assimiler le sens en ce moment du fait que la réalité de notre épreuve l'impose à tout notre être. Tous ceux qui se battent sont très prêts de la vérité : « L'homme de bien exige tout de lui-même, l'homme de peu attend tout des autres »- Confucius, Ibid, De l'homme de bien, Livre XV, 20.

J'ai du respect pour les authentiques croyants, ceux qui, en s'inspirant de leurs textes sacrés et des mythes les plus extraordinaires se dévouent concrètement pour les hommes plus que pour eux-mêmes ou que pour la propagation de leur croyance et le fonctionnement de leur institution. Un homme de vérité est nécessairement un homme de don. Il a du dévouement pour autrui en sachant qu'il ne peut ni ne doit rien en attendre. Il trouve dans ce sacrifice son ultime récompense et l'amour désintéressé qui l'anime alors le rend heureux plutôt que fatigué, frustré et anxieux. Les chemins des dieux sont ceux de la liberté : Dieu est un inconnu qui prend toutes

les formes qu'il désire. C'est pourquoi il est dieu. Il prend même le visage du non-croyant. Il ne serait pas dieu sinon.

Chers élèves et chers amis du monde, vous qui vous êtes hospitalisés, vous qui avez été confinés, vous qui vous êtes battus, vous qui avez pleuré et ri, vous êtes toutes et tous entrés dans la vérité des hommes et celle de l'Histoire, et vous l'avez senti.

Il y a vingt ans de cela environ, après avoir été un homme de prière et un mystique fervent, je vous ai dit que j'ai perdu la foi. Ça m'est arrivé comme ça progressivement, dans le prolongement d'une succession d'affreuses expériences et d'injustices interminables qui semblaient, dans la longueur trop affreuse du temps, ne plus jamais avoir de fin, alors que je ne faisais dans mon existence à moi vraiment rien de mal. Cela m'est tombé dessus, de manière ininterrompue et inconcevable, telle une pluie de météores sur la verdure d'une belle forêt, telle une attaque virale sur l'humanité. Je ne l'avais tellement pas mérité, que même aujourd'hui, j'ai du mal à y trouver un sens. Il y a donc pour moi une analogie de proportion à faire entre cette pandémie et ce qui m'est arrivé en ce que la contagion a été aussi surprenante pour l'humanité que pour moi ces malheurs. Ce n'est pas comme si on l'avait mérité en raison d'une forme d'insouciance ou d'inconscience en se plaçant constamment dans des situations déraisonnables avec des gens qui ne vous attirent jamais du bien. Non, c'étaient de fait autant de malheurs, venant je ne sais comment d'ailleurs, qui se sont acharnés sur moi. Cela a duré pendant une bonne vingtaine d'années, si ce n'est davantage, ne me laissant plus que de violents traumatismes et un système nerveux fort abîmé pour gagner ensuite ma vie, lutter et survivre. Cela a nécessairement tué en moi pendant des années une grande partie de la belle créativité que j'avais démontrée d'abord en ma jeunesse, en sorte qu'il ne me fut plus possible ensuite de devenir cet écrivain que j'aurais aimé être et que je me suis contenté de dissimuler et de tempérer derrière la toile de mon enseignement académique.

Tandis que je perdais la foi ainsi, en effet, je quittais en même temps absolument tout ce que j'avais aimé, mes amours, ma famille, mes meilleurs amis, la confiance en certains de mes frères humains, et je me suis retrouvé dévasté, ruiné, isolé, traumatisé intérieurement comme à l'épisode d'une fin du monde.

En perdant la foi toutefois, il s'est produit une chose renversante et inhabituelle dans mon cas : j'ai rencontré la sérénité, je me suis retrouvé peu à peu, puis, comme jamais auparavant; j'ai réalisé ma vérité et j'ai pu composer avec plus de sagesse avec la réalité de ma vie. Tout ce que j'avais connu avant m'est apparu en clair avec le relief de ses erreurs, de ses errements désolants, de ses conditionnements mauvais qu'on m'avait fait subir et qui ne m'avaient pas toujours bien préparé à l'existence. Mais j'avais deux atouts : un goût naturel pour le bien et la recherche de la vérité et une culture assez vaste pour me nourrir et pour me libérer.

J'ai, à ce qu'il me semble, avec le recul, eu une destinée phénoménale. Peu d'hommes en outre auraient pu se tirer de ma vie autrement qu'en se donnant plusieurs fois la mort. Car il y a eu de ces moments où j'avais perdu complètement le goût de vivre, de faire confiance à qui que ce soit ou même d'aimer l'humanité encore. D'aucuns de mes amis qui ont assisté

parfois à ces expériences poignantes ne s'expliquent toujours pas aujourd'hui l'acharnement si curieux de ces circonstances, ni le pourquoi de la férocité de leur constance.

Ce n'est qu'au cours de ces dernières années véritablement, quand le temps se fut suffisamment écoulé pour ce faire, que je compris progressivement toute la leçon que je pouvais apprendre de mes expériences propres et en laisser couler en moi plus librement le contenu. Il m'a fallu des années, voire des décennies, pour digérer la vérité de ce passé en concevant et en acceptant simplement le fait que j'avais eu un destin incroyable.

Cependant, les destins incroyables au cours de l'Histoire ne sont assurément pas une chose exceptionnelle, car il en est des tas comme ça, tout du long de l'histoire, et souvent des beaucoup plus formidables, des plus fantastiques ou des plus cruels ! La raison qui fait qu'on ne le comprend pas bien s'explique par le fait qu'il faut vivre les choses réelles pour croire qu'elles sont vraies, de la même manière qu'aujourd'hui la crise sanitaire nous a fait rentrer dans l'Histoire pour nous révéler à nous-mêmes cette trop brutale ou trop belle vérité individuelle et collective de l'ensemble des hommes. Tant que l'on perçoit comme très abstraites ou très éloignées les expériences humaines, il est impossible de pénétrer leurs réelles significations profondes, à savoir de saisir de l'intérieur tout ce qu'elles peuvent susciter dans les facultés, le corps, la conscience et l'inconscient de quelqu'un.

Hier, voyez-vous, il y a eu trop de femmes et d'hommes parmi nous qui ont perdu de vue l'humanité de leurs frères et soeurs. C'est pourquoi nous devons nous contenter du monde et des vérités d'hier. Et ces gens étaient sans doute plus nombreux et plus enfoncés dans leur ignorance que beaucoup d'autres qui subissaient les conséquences de leurs exigences. Mais la contagion par son désordre est venue restaurer quelque vérité bien humaine. Et les hommes se sont rappelés à grands coups d'efforts surhumains ce qu'était la vérité humaine. Tout cela est si pathétique et si beau à la fois !

J'aimerais tellement que tous ces efforts n'aient pas servi qu'à reconstruire un monde tout pareil à celui d'hier, mais qu'ils nous servent à créer un monde plus éclairé, plus signifiant, moins sombre et moins déformé, et plus à la mesure vraiment de nos réalités humaines. Politiciens, économistes, ingénieurs, informaticiens, professeurs, industriels et commerçants, intervenants et éducateurs, saisissons-nous bien la direction que nous devrions, dès à présent, donner à l'Histoire ? Puis-je partager avec vous ce moment ?

Mon premier constat est que l'homme d'avant avait en quelque sorte menti à celui d'aujourd'hui sur la véritable nature des priorités de notre monde.

Ce qui, hier, était impensable, à savoir la subvention de la santé, de l'éducation, du commerce; l'allègement des impôts, l'aide financière aux étudiants, aux chômeurs, aux parents, aux petites et moyennes entreprises; bref à l'ensemble des citoyens; la libération des logements, la création des hôpitaux, l'assistance aux personnes âgées, le détournement des armées vers des fonctions hospitalières et la multiplication des talents et des mains est, tout à coup et d'un seul coup, devenu réalisable ! Tandis qu'hier, ne m'en parlez pas ! il fallait des années pour faire bouger un grain de poussière ! On nous servait avec le plus grand des sérieux des raisons

et des impossibilités à la mesure de ceux qui en tiraient le plus grand avantage! On asservissait un homme qui crevait, on oubliait une femme battue, on délaissait les gens dans les rues. Toutes ces prises de conscience m'ont profondément révolté, ébranlé, transformé. J'ai eu le sentiment; non! j'ai eu la certitude d'avoir été leurré et berné par des gens à l'égo surdimensionné qui avaient exploité, mille fois plus encore que je ne l'avais imaginé, l'humanité entière, dans la plus grande et insupportable inconscience.

Mon deuxième constat est que l'homme, quand il est menacé de disparition, peut devenir incroyablement plus grand que lui-même. Car, à l'envers de tous ces mensonges et de toutes ces contradictions précédentes, il peut s'avérer capable non seulement de comprendre, mais aussi d'incarner sa vérité première ! À ces heures, on le voit, on le vit, on en tremble, il n'est presque rien que l'homme ne puisse faire. Il se rend, aurait dit Rousseau, perfectible. Il parvient, aurait dit Kant, à s'assumer et à grandir en lumière. Il peut, tel un stoïcien, s'enfermer, se priver et se taire. Il arrive à trouver mentalement les chemins de la compassion et de la commisération bouddhiques. Il peut se sacrifier pour autrui en se mettant chaque jour à risque, et comme un dieu dégradé mourir ensuite. On n'en revient tout simplement pas de voir tout ce que les hommes alors peuvent faire ! Les politiciens abandonner leur langue de bois pour parler en vrai. Les médecins se multiplier. Les économistes se mettre à pleurer. L'homme de la rue sauver l'homme de la cité. C'est toute cette vérité-là que je n'arrive pas à dire, et qui peut nous troubler jusqu'aux larmes, que je définis comme vérité de l'homme. Car il n'est rien d'impossible à l'homme quand il s'agit de l'homme.

Pourquoi alors, dans le monde d'avant, tout était impossible, incertain, lent et si hésitant? Parce que les hommes ne s'occupaient pas toujours des hommes et qu'ils étaient épris de mensonges. Un immigré africain qu'on a surpris, pauvre et amaigri, franchissant une frontière a déclaré : « Qui a écrit la loi ? C'est l'homme qui écrit la loi. Mais l'homme écrit la loi selon ses intérêts. Ceux qui écrivent la loi, ceux qui donnent des lois, ça les avantage à eux ! ». N'est-il pas grand temps de changer certaines lois ?

C'est comme pour la notion de consentement que la contagion a voilée par son actualité. On y pense seulement qu'en tant qu'autorisation à obtenir par rapport à l'activité sexuelle alors qu'il faudrait l'élargir et l'étendre à tout ce que les hommes font. Se préoccuper de consentement à l'échelle de l'humanité serait synonyme de sollicitude, de sensibilité et d'entraide. La vérité des hommes provient de l'addition de la vérité de chaque homme et de chaque femme.

J'ai fait un troisième constat. Je vous le demande : les hommes d'après, selon-vous, feront-ils mieux ? Plusieurs déjà veulent en revenir à ce qui était avant, en tenant un faux discours de changement. Leurs conclusions passeront encore à côté de la vérité des hommes. Je les vois, je les anticipe, je les entends. Ils choisiront de faire payer jusqu'aux indigents pour redonner encore aux riches et aux puissants, ils se vanteront de leurs plates-formes numériques ou de leurs robots volants, de leurs recommandations d'hygiène collective, etc. et les chances sont très grandes qu'ils nous fassent reprendre tout comme avant, en ignorant encore ce qui arrivera aux hommes. Ça ne fait rien, croiront-ils, profitons de l'heure actuelle, reposons-nous

de la crise, récupérons nos argents, enfonçons-nous plus loin dans notre aveuglement. Il se pourrait bien qu'il n'y ait de transformation seulement qu'au même niveau encore et dans le prolongement de la réalité d'avant.

C'est que la vérité la plus noble est également la plus lente à se faire connaître et l'intelligence ne peut la mériter qu'en prenant beaucoup de temps à l'apprivoiser.

Son assimilation ne peut se faire qu'à la même vitesse que la nature impose dans notre vie ses décrets, manifeste son ordre ou détruit ses créations. Mais vous voulez en revenir aux économies d'avant ? Réinstaurer vos establishments et vos vies de jet-set ? Vos huit ou neuf multimilliardaires précédents qui se vantent de faire la charité d'un sou quand ils conservent pour eux la moitié de la terre ? Vous voulez aller de l'avant en noircissant encore le ciel, en plastifiant les océans, en nous faisant cracher nos poumons plus que ne l'aurait fait précédemment le virus le plus indifférent du monde cellulaire ? Vous voulez prétendre à l'ordre mais jeter hors de la terre toutes les espèces du monde des vivants ? – Je vous dis : Non ! Et j'invite tous les hommes à s'emparer du temps, à vous délester de vos pouvoirs, à redonner sur la mort le droit à la vie et à vous rejeter aux oubliettes de l'Histoire.

Une auteure sénégalaise contemporaine, Fatou Diome, qui a écrit Les veilleurs de Sangomar (2019), nous conseille de ne jamais nous arrêter dans la vie, et d'aller de l'avant : « Tout arrêt est mortel, a-t-elle affirmé. Qu'on s'arrête dans le bonheur ou dans le malheur, s'arrêter c'est mortel parce que c'est ne plus progresser, c'est ne plus créer, c'est ne plus imaginer, c'est ne plus aller de l'avant, s'autoriser la découverte et l'émerveillement ».

Il ne faut donc jamais s'arrêter et tenter de se laisser couler avec le temps présent qui est le seul à être toujours réel. C'est ainsi que la vérité fait reculer la mort en procurant plus de signification à la vie. Il y a une opportunité ici de transformer le plus de choses possibles, saisissons là !

Mes chers élèves, chers amis de la terre, sommes-nous prêts à défendre la vérité des hommes contre la fausseté de l'illusion ? Voulons-nous perdre demain la seconde guerre ? Alors il y aura encore des batailles à faire.

Mais ne perdez jamais l'espoir. Ce bon vieux et brave Winston Churchill a écrit : « C'est quand la nuit est profonde que les étoiles brillent ! ».

Et c'est bien dans la nuit que j'achève ces lettres. Ah ! Comme je n'ai cessé de penser à vous !

La tâche d'un écrivain est un peu ingrate. On ne le voit pas tout le temps qu'il crée; puis on l'oublie, lui, pour ce qu'il a créé. Mais ça ne fait rien, sa joie tient dans le bonheur qu'il s'est imaginé donner tandis qu'il écrivait, comme dans celui qu'il ressent de découvrir que ce bonheur se propage du fait de la diffusion de son œuvre. À sa maman qui lui reprochait son métier d'écrivain, en le comparant injustement à celui des docteurs et d'autres gens instruits qui paraissaient avoir plus d'importance et d'utilité pour la société (tout en étant certainement bien mieux rémunérés), André Gide écrivit un jour : « Comprends que les grandes œuvres

restent, et ce ne sont pas comme les opérations des médecins qu'il faut reprendre à chaque malade. Les autres professions quelles qu'elles soient, offrent un sujet permanent au travailleur; là point, on opère sur soi-même » - Lettre de La Brévine, le jeudi 18 octobre 1894.

Pour le moins, on crée en effet dans une relative solitude comme une mère couve en son sein un enfant qui va naître. L'enfant viendra au monde, grandira et puis s'en ira. Tout l'amour qu'on aura mis à le nourrir, le loger, l'habiller, le protéger, l'éduquer, devra s'en aller avec lui, et ce sera ingrat et pathétique, mais le cadeau d'une vie est si fantastique ! Ainsi en est-il des oeuvres qui s'envolent, telles des semences lancées dans les labours, que la température et le temps transformeront un jour en blé et en nourriture.

Ne me parlez pas du poids et de la sagesse des traditions. Celles-ci sont apparues un jour pour s'adapter aux attentes justifiées de ceux qui les avaient créées en temps voulu. S'y attacher tout le temps, littéralement, et coûte que coûte, en un sens est folie, stagnation, perte, abus, mort et indifférence. Que me voulez-vous avec ces retours à l'état du même ? Les renouveler, par contre, c'est suivre la vie et redonner à tous les hommes de belles vérités. C'est refaire tout un monde après une pandémie ! C'est créer. C'est se montrer à la hauteur des dieux détrônés. Éclater tous ensemble dans de belles lumières ! Puisque c'est devenir enfin l'avenir de l'homme.

Moi, je ne suis plus croyant mais j'ai foi en l'homme, et donc en vous et en moi.

Ainsi n'avait-on jamais vu autant de maisons, de temples, de ponts, de gratte-ciels, de monuments et de stades à travers le monde s'illuminer aux couleurs de l'arc-en-ciel ! On en voit partout et souvent, et surtout, surtout dans les yeux des enfants ! Ces dégradés violet, indigo, vert, jaune, orange et rouge semblent dire, non seulement « ça va aller ! », mais aussi :

Place à la vérité des hommes !